

Le Samedi

VOL. I.—NO. 34.

MONTREAL, 1 FEVRIER 1890.

LE NUMERO, 5 CTS
PAR ANNEE, \$2.50

LES ABSURDITES DU COSTUME DE SERVICE



Adèle.—Regarde-moi donc Joséphine qui sort ses grandes façons pour le monsieur d'en face !

Juliette.—Eh ! bien ! Qu'est-ce que tu y trouves ?

Adèle.—C'est le garçon de table qui passe les crèmes.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE)
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU Foyer DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
es annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 1 FÉVRIER 1890.

CHASSE-SPLEEN

L'esprit comprend ; le cœur devine.

L'amour et la toux ne se peuvent celer.

L'argent perd plus d'âmes que le fer ne tue de corps.

La mère aime tendrement et le père solidement.

Les mains les plus blanches sont les mains de papier.

Chacun naît en pleurant et aucun ne meurt en riant.

Le travail plaît à Dieu et la paresse plaît aux hommes.

Il ne faut pas attendre la soif pour tirer l'eau du puits.

Peu de gens sans rire ont été ; on ne sait nul qui n'ait pleuré.

Les larmes des femmes valent beaucoup et leur coûtent peu.

La tortue est un propriétaire qui en a plein le dos de sa maison.

L'année est une période de dix-huit mois pour une femme mûre.

Un actionnaire qui se plaint peut être appelé une oie du capital.

Louer son fils, c'est se vanter ; blâmer son père c'est se flétrir.

Les testaments sont des opérations qui produisent la division.

Rien ne remercie mieux que le bonheur de celui qu'on a obligé.

La citrouille est rampante ; mais au moins elle n'est pas plate.

Un oiseau dans un arbre, c'est un porte-plume dans un portefeuille.

Les noirs viennent de la côte d'Afrique et les blancs de la côte d'Adam.

On peut quelquefois être tout, quand on sait mettre de l'art à n'être rien.

Malgré que votre chien s'appelle *Boule* il ne fait pas dans un jeu de quille.

Un pompier meurt plus facilement que les autres ; il n'a qu'à s'éteindre.

Ce monde-ci est une gêne perpétuelle, et qui ne sait s'ennuyer, ne sait rien.

Les amis sont comme les voitures de place, on n'en trouve plus dès qu'il pleut.

Il est de la parole comme de la flèche ; une fois lancée, elle ne revient plus.

La bonté sans la justice, sans la mesure, ce n'est que le caprice ou l'accident.

Bébé qui est très inquiète de sa poupée a confié à sa maman qu'elle crachait le son.

Au jour du jugement, la plume du savant pèsera autant que l'épée du guerrier.

La faiblesse est la force de la femme, tandis que la force est la faiblesse de l'homme.

Le poète qui affirme que la vie n'est qu'un rêve, n'a jamais monté un tuyau de poêle.

Il n'y a pas de grève possible pour les astronomes, puisqu'ils travaillent dans les astres.

Ce qu'il nous faut, disait le chef d'un orchestre peu encouragé, c'est un changement de *basse*.

On a beau chercher à l'étouffer, il y a toujours en nous une idée de bonheur qui ne veut pas mourir.

Nos domestiques ne voient pas toujours ce qu'on leur montre ; mais ils voient toujours ce qu'on leur cache.

Certains menteurs, pris sur le fait, sont moins confus d'être convaincus de mensonge qu'humiliés d'avoir manqué d'habileté.

Quand on dit d'un homme : *Il a fait parler de lui* ; c'est un éloge. Quand on dit d'une femme : *Elle a fait parler d'elle* ; c'est un blâme.

On assure qu'une formule de présentation très usitée au Brésil est celle-ci : " Je vous présente mon ami X... s'il vous vole quelque chose, j'en épous."

Les deux périodes les plus excitantes dans la vie d'une femme, sont : 1o. Lorsqu'elle est demandée en mariage ; 2o. Lorsqu'elle met l'enchère dans un encan sur un lot de verres cassés.

Nous ne connaissons pas de séparation plus déchirante que celle d'un amoureux du faubourg Québec, dont la figure a été labourée jusqu'au sang par une jeune fille qu'il voulait embrasser de force.

Voulez-vous être heureux une journée, portez un habit neuf ; une semaine, tuez un cochon ; un mois, gagnez un procès ; une année, mariez-vous ; voulez-vous l'être toute la vie, soyez honnête homme.

Lu sur l'album de la femme d'un médecin : " C'est très bizarre ! Les clients de mon mari sont presque tous malades la nuit, et les six premiers mois de notre mariage ils se portaient comme les tours de Notre-Dame."

La question des licences est plus que jamais sur le tapis en ces temps d'élections municipales ; mais les restrictions ne devraient pas aller jusqu'à l'abus. Ainsi, quant à nous, nous sommes en faveur du maintien des licences poétiques.

MOTS D'ENFANTS

Petit Paul est aussi intelligent que pratique. L'autre jour son oncle Joseph lui apporte un joujou qui ne lui convient pas. Il a, cependant, le bon sens de remercier très sincèrement son oncle.

— Dis-donc, mon oncle, c'est bien à moi ce beau petit jeu, n'est-ce pas ?

— Oui, oui p'tit Paul, c'est à toi tout seul.

— Je peux en faire ce que je veux ?

— Absolument !

— Bien, puisque c'est comme cela, je m'en vais te le vendre pour dix cents.

L'un des oncles du jeune Toto est gravement malade.

Le soir, avant de se mettre au lit, le gamin fait en ces termes sa touchante prière :

— Mon Dieu, je vous en prie, conservez mon oncle Emile, au moins jusqu'aux étrennes.

Toto a la mauvaise habitude de ne pas s'essuyer les lèvres après avoir bu.

Maman lui en fait l'observation au déjeuner. Au dîner, Toto a oublié, naturellement, la recommandation maternelle.

Maman le sermonne.

— Mais, petite mère, pleurniche le bambin, pour ne pas l'oublier, je me suis essuyé avant.

Fernand.—Maman, est-ce vrai que les petits enfants mormons, ils ont dix ou quinze mamans ?

Maman.—Oui, c'est vrai.

Fernand.—Et, toutes les mamans s'occupent des enfants ?

Maman.—Je le crois.

Fernand (après une pause).—Dis donc, petite maman, j'aimerais peu ça, d'en être un petit mormon, parce que toutes les mamans me disputeraient quand je ne ferais pas bien.

UNE VIEILLE HISTOIRE

Le docteur Jobert de Lamballe venait d'opérer un de ses clients auquel il avait coupé la jambe.

Un proche parent de la victime le prend à part :

— Pensez-vous, monsieur le docteur, lui demande-t-il, que le malade en réchappe ?

— Lui ? il n'y a jamais eu l'ombre d'espoir !

— Alors, à quoi bon le faire souffrir !

— Eh ! que diable, monsieur, est-ce que l'on peut tout de suite dire à un malade qu'il est perdu ? Il faut bien l'amuser un peu.

NE JOUEZ PAS EN SCIE

Monsieur X... — Seriez-vous assez aimable, madame, pour me dire comment vous appelez cette sonate que vient de jouer Mlle Brisetouches ?

Madame Z... — Une sonate en *si* bémol, monsieur.

Monsieur X... — C'est curieux, je l'aurais plutôt crue en *scie* majeure.

UN SORT BIEN ASSURÉ

Mme Guibollard a auprès d'elle une jeune bonne, honnête et dévouée. On la traite comme l'enfant de la maison.

— Vous êtes bien tombé, dit un ami à Guibollard, mais vous serez cause que Louise sera malheureuse plus tard.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous la gâtez. Votre femme lui donne des robes de soie, vous la menez au théâtre en première loge, elle a vingt-trois ans, vous soixante-deux ; où voulez-vous qu'elle serve, après vous ?

Guibollard, stupéfait :

— Comment, après moi ? Mais elle peut être tranquille, elle mourra à mon service !

LE DUELLISTE DÉLICAT

LE COUP DU POIVRE

Vous n'êtes pas content, *chose* vient de vous administrer une raclée au billard ; comme pour vous narguer, un gros père qui a l'air satisfait passe à côté de vous. Il ne faut pas souffrir ça. Du reste vous ne le souffrez pas, et vous enfillez votre parapluie dans le bec du bonhomme. Une rencontre est décidée. Pendant qu'on mesure les épées, vous vous bouchez soigneusement le nez avec des petites boulettes de coton, et à l'endroit où vous devez vous aligner, vous avez eu le soin, en arrivant le premier, de semer non pas du tabac à priser, mais du poivre. La couleur foncée du tabac, ça se verrait ; du poivre blanc, c'est différent, la couleur se confond avec la poussière, et remplit même beaucoup mieux le but que vous désirez atteindre.

En garde !

Tierce, quarte, contre de tierce, contre de quarte, parez, coupé, et toute la boutique. Marchez rompez, frappez la terre du pied à chaque instant, traînez bien le pied, de manière à faire de la poussière.

Elle s'élève progressivement, et enfin elle arrive jusqu'aux narines de votre adversaire, bref, il finit par éternuer comme un imbécile.

Profitez du bon moment, et traversez-moi-le comme une motte de beurre.

L'honneur est tellement satisfait qu'il prend pour des salsifis, et qu'il se les ratisse.

LE COUP DE LA SYNCOPE

Il pleut, vous guignez un fiacre, mais au moment de grimper dedans, un gaillard s'y introduit par la portière opposée à celle que vous venez d'ouvrir, il s'installe et refuse de vous donner la place.

Furieux vous empoignez son chapeau, et vous le lancez sur l'impériale d'un tramway qui passe.

Compter que le monsieur sera flatté serait une erreur. Loin de vous remercier, il vous attrappe au collet et, il n'y a pas à tortiller, il faut en décroûdre.

Jusqu'à-là, c'est charmant, mais vous apprenez dans la soirée, que votre adversaire a déjà envoyé soixante-dix-huit clients au vieux Caron. Ah ! alors ça devient moins drôle !

Vous êtes embarrassé, et vous demandez l'heure des trains pour Bruxelles.

Farceur ! ne suis-je pas là ? Rendez-vous sur le lieu du massacre, seulement emportez avec vous une vieille lettre quelconque.

Au moment de vous aligner, ayez l'air de vouloir la relire encore. Relisez-la en effet. Embrassez-la même. On comprendra votre émotion quand vous la remettrez dans votre poche, et votre peur naturelle vous causera le trouble qu'il faut simuler.

Vous tremblez légèrement, sacrée lettre va ! vous soupirez en levant les yeux au ciel. Ah ! diable de lettre ! cependant vous saisissez votre arme.

Vous voilà en garde. Ne pressez pas le fer, soyez mou, paraissez n'avoir aucune force.

L'adversaire, lui, ça ne le regarde pas, votre lettre, il n'ose rien dire, mais dans le fond, il se dit :

Toi, mon vieux, tu n'es qu'un foinard.

Comme votre émotion pourrait durer plusieurs années, les témoins, qui n'ont pas le temps d'attendre, vont frapper les trois coups, ou bien vous dire : *Allez !* selon les conventions.

N'attendez pas ce signal désastreux.

Qu'avec votre peur dissimulée redouble votre émotion ; dans un spasme nerveux, raidissez le bras tout en vous couvrant, allongez lestement et votre homme est fricassé.

Le ciel vous ayant accordé la victoire, fichez-vous du reste, poussez un cri de douleur, tombez à la renverse et faites le mort.

C'est une syncope, il n'y a pas à s'y tromper.

Vous n'avez rien, on s'éreinte à vous soigner, et on ne s'occupe même pas de l'autre qui est nettoyé.

L'honneur est tellement satisfait qu'il propose au gouvernement de faire mettre en couleur le pavage en bois.

LE COUP DU PARDON

Un petit coup de pistolet pour changer.

N'osant chercher chicane à un monsieur que vous détestez, vous allez trouver un ami, et vous lui dites ;

— Mon bon ami, il faut que tu me rendes un service, et surtout que tu me gardes le secret.

— Service... secret... qu'y a-t-il donc ?

— Mon cher, j'ai besoin de me poser aux yeux de ma fiancée, pas pour elle si tu veux, car nous nous adorons, mais à cause du père, un vieux commandant qui ne veut que d'un gendre un peu... crâne, et qui romprait tout s'il me croyait homme à reculer d'une semelle dans un cas difficile.

— Bien, alors ?

— Alors, nous nous battons demain.

— Comment, avec le vieux militaire ! ton beau-père !

— Non. Ah !... farceur ! non, pas avec lui, avec toi.

— A... avec moi ! tu es fou.

— Du tout ! nous nous battons pour rire.

L'ami peut trouver la plaisanterie mauvaise. Mais vous l'amadouez au nom de votre amour, qui... de votre amour que... bref, il accepte.

Pour ne pas lui donner la corvée trop forte, vous l'autorisez à vous insulter, et comme vous êtes grand, vous lui demandez réparation en consentant à lui laisser le choix des armes.

Il choisit le pistolet, c'est entendu.

Là commence le rôle du monsieur pour lequel vous ne ressentez qu'une affection... modérée.

Vous allez le trouver, et vous lui demandez d'être votre témoin.

S'il refuse, l'affaire n'a pas de suites.

S'il accepte, c'est une autre paire de manches.

On est sur le lieu du combat, les témoins ont chargé les armes, tir à volonté.

L'ami tire le premier— c'est entendu— il vise au diable, vous êtes sauvé.

A votre tour.

C'est là où vous êtes beau et généreux :

— J'ai essayé ton feu, dites-vous à l'ami, moi je te pardonne, tiens !

En prononçant ces belles paroles, vous écartez le bras, et dirigeant votre arme sur le monsieur qui vous inspire peu de sympathie, vous l'avez tué par malheur !

L'honneur est tellement satisfait qu'il en perd la tête. On offre une récompense honnête à qui la retrouvera.

ATHOS.

(A suivre.)

UN BON POINT POUR CICERON

Charles.—D'où venez-vous donc, si tard ?

Guibollard.—J'arrive de la Chambre. J'ai entendu parler X... Grand orateur, mon cher !

Charles.—Allons donc, un braillard tout au plus.

Guibollard.—Beaucoup de talent !

Charles.—Il ne sait seulement pas le français.

Guibollard, (haussant les épaules).—Qu'est-ce que cela fait ? Cicéron non plus ne savait pas un mot de français, et cependant, c'était un grand orateur !

LA FORCE DE L'HABITUDE

Un restaurateur pour noces meurt. Le lendemain, un ami du défunt vient voir sa femme.

— Eh bien ! lui demanda-t-il timidement, tout s'est-il bien passé ?

— Ah ! je crois bien, répond la veuve, la cérémonie a été superbe ! C'était un enterrement de deux cents couverts...

DANS LA LUNE DE MIEL

La jeune femme, (boudant).—Tiens, Henri, il n'y a pas deux jours que nous sommes mariés, et tu commences déjà à me gronder.

Le mari.—Je sais bien, mais songe donc comme il y a longtemps que j'en attendais la chance.

LE COIN DE JOE

EXTRAITS DE SON ALBUM

PARVENUS

Il n'y a au monde que deux manières de s'élever, ou par sa propre industrie ou par l'imbécillité des autres.

* *

Un parvenu insolent est un aveugle sans bâton.

* *

Chers parvenus, dans la carrière,
 Vos coursiers sont trop emportés ;
 En faisant voler la poussière,
 Vous rappelez d'où vous sortez.

* *

Je sais un paysan du simple nom de Pierre,
 Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre
 Fit creuser à l'entour un canal fort bourbeux ;
 Et de monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

* *

Ecoutez-moi sans discourir.

Un parvenu disait : *Enfin j'ai de quoi vivre.*
 Un moine lui répond : *Astu de quoi mourir ?*
 Ce petit mot vaut tout un livre.

* *

On disait à un homme vain et orgueilleux, fils d'un postillon et qui, cependant, voulait paraître un personnage d'une naissance distinguée :

— Ah ! que défunt monsieur votre père était un bon citoyen ! Homme de *service* à tous ; homme de *lettres*, homme qui allait toujours son *grand chemin*.

* *

Si l'on remontait à la source
 Des biens nouvellement acquis,
 On retrouverait à la *Bourse*,
 Ceux qui nous la coupaient jadis.

* *

On demandait un jour à un parvenu, pourquoi on le voyait toujours parcourir, seul, dans son coupé, les rues de notre ville.

— Mais, fit-il naïvement, si nous étions deux dans ma voiture, on ne verrait pas à qui elle appartient.

* *

Ci-gît, qui sortant du fumier
 Pour faire une fortune entière,
 Vendit son honneur au fermier
 Et sa fille au propriétaire.

* *

Pour être amoureux il faut avoir du temps, de l'argent, de la force, du courage, et dépenser le tout.

* *

Une belle-mère est comme votre ombre, courez après elle, elle feint de vous fuir. Fuyez-la, elle court après vous.

* *

La meilleure manière d'agir en *sol* et celle qui fait mieux voir sa bêtise, est de se jeter dans un puits, la corde au cou.

* *

« Bizarre ! » C'est quand l'homme s'éteint qu'il devient *feu*.

JOE.

UNE BONNE HAUTEUR

X... possède, dans un village près de Montréal, un de ces horribles petits jardins qui, entourés des murailles des maisons voisines, ressemblent assez au fond d'un puits.

Il est, cependant, très fier de ce maigre coin de verdure, et le montre avec complaisance à ses amis.

— Comment le trouvez-vous ? demandait-il à l'un d'eux.

— Pas très large, répond celui-ci ; puis regardant le ciel : mais c'est haut !

UNE TEMPÊTE DANS UN VERRE D'EAU... DE VIE

(AU RESTAURANT)



I
—Allons ! Dites quoi. Un petit verre, un Vermouth, un rien ; tout simplement pour mettre du vent dans les voiles.

II
Bordée.

III
Rafale.

IV
Vent devant.



V
Tempête

VI
Naufrage

VII
Les douceurs du calme après la tempête.

UN HUISSIER SENTIMENTAL

Un fait très amusant s'est passé dernièrement dans une petite ville. Son dénouement a eu lieu en plein marché.

Jérôme S..., depuis quinze années, est le premier, seul et unique assistant de M^{re} Ambroise seul et unique huissier de la ville. M^{re} Ambroise, malgré ses soixante ans passés, est sentimental. Il a envoyé pendant un mois, chaque jour, des bouquets et des sonnets à Alphonsine charmante couturière, devenue depuis trois mois la femme du recors Jérôme.

Celui-ci, voyant toujours sa maison pleine de fleurs, a fait des scènes de jalousie à sa femme, qui a fini par lui avouer que son patron l'envoyait avec ses présents parfumés, et qu'elle se taisait pour ne pas faire perdre la place de son mari. Jérôme décida de jouer un tour à son patron. Il communiqua son projet à sa femme.

Le lendemain, l'huissier se présenta avec un bouquet et un sonnet. Au moment où il répétait à la couturière qu'il aurait voulu être le Pétrarque de cette charmante Laure, on entendit du bruit dans l'escalier.

—C'est mon mari qui arrive ! s'écria Alphonsine.

—Impossible, ma chère dame, je lui ai fait porter une assignation à trois lieues d'ici...

—C'est mon mari, vous dis-je ; vite, cachez-vous, Monsieur. Par ici, non, pas là non plus. Venez avec moi. Mettez-vous dans cette caisse.

Et l'huissier, tout tremblant, se blottit dans un des compartiments d'une vieille caisse énorme qui servait à élever des cochons.

Jérôme entra, accompagné de deux paysans qui enlevèrent la caisse. Le clerc répondit à sa femme, qui le questionnait, qu'il allait vendre cette caisse au marché ; c'était justement le jour de la foire.

Le pauvre prisonnier entendait tout, malgré le grognement des petits cochons qui étaient dans les compartiments extrêmes de la caisse, car sur le couvercle se trouvait six petits trous. On peut donc s'imaginer facilement dans quel état il se trouvait. Jérôme arriva sur le marché. On fit cercle autour de lui. Il annonça qu'il voulait vendre cette caisse avec le lot de cochons qu'elle contenait. Tout le monde voulait voir le contenu.

—C'est inutile, dit le crieur, je vous vends tout ce que vous voyez et sans autre garantie.

On poussa les enchères sou par sou ; on arriva à \$4 00. Quatre piastres, un, deux ; personne ne répond... adjudé, s'écria Jérôme ; la caisse est à vous, père Laurent ; vous pouvez tout ouvrir maintenant si cela vous fait plaisir.

Le père Laurent est le fossoyeur de la ville. Il ouvrit la caisse : un immense éclat de rire partit de tous les côtés du cercle des curieux, on avait reconnu l'huissier. Le malheureux s'était évanoui ; tandis que l'on cherchait du vinaigre, Jérôme haranguait la foule et lui expliquait le mot de cette charade. Jérôme a perdu sa place, mais l'huissier va quitter la ville.

LE COCHON DE SAINT-ANTOINE

Saint Antoine est toujours représenté avec un petit cochon ; semblable compagnie peut étonner chez un saint aussi renommé. Vorage dans sa *Légende dorée*, nous donne l'explication de cette énigme, que nos lecteurs ne seront sans doute pas fâchés de trouver ici : "Le glorieux saint Antoine ayant résisté à toutes les tentations du démon, fut comblé des faveurs célestes et eut le don des miracles. Le bruit de sa piété et de sa haute vertu se répandit au loin. Il arriva sur ces entrefaites, qu'un roi de Catalogue dont on tait

le nom eut le malheur d'avoir sa femme possédée du diable (malheur dont les maris se sont plaints dans les temps). Ce pauvre roi, ne sachant à quel saint se dévouer, entend parler du grand saint Antoine, et surtout de ses victoires signalées sur le démon ; bien assuré qu'il ne pouvait opposer à l'ennemi du genre humain un adversaire plus redoutable et plus sûr de son fait, il expédie un courrier vers le saint, en le priant, non pas de le délivrer de sa femme, mais de délivrer sa femme du démon qu'elle avait au corps. Saint Antoine toujours bon, charitable, et content de trouver encore une fois l'occasion de pourchasser celui qui l'avait tant tourmenté, comme l'a bien prouvé Callot, quitte sa grotte et son désert, s'achemine vers l'Espagne, et enfin arrive à la cour de Barcelone. Il prend connaissance de l'état de la malade, épie son persécuteur, se met en prière, et bientôt le diable est encore exorcisé une fois, et la chère dame rendue à sa douceur ordinaire. Mais voilà-t-il pas que dans le moment où le miracle s'opérait dans le salon du roi, une truie qui venait de mettre bas arrive (dans ce temps-là les mœurs étaient très simples à Barcelone et il paraît que les truies avaient leurs entrées dans le salon du roi) ; une truie arrive, disons-nous, et dépose au pied du saint un de ses petits qui était né sans yeux et sans pattes ; puis, poussant des cris aigus, et tirant le saint par sa robe, elle semble lui demander de vouloir bien guérir son petit affligé. Le saint touché de compassion, eut la complaisance d'opérer ce miracle, qui lui fit beaucoup d'honneur ; et le petit cochon clairvoyant, ou plutôt voyant clair, et trottant comme un lièvre, ne crut pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur qu'en lui tenant fidele compagnie tout le reste de sa vie. Voilà pourquoi saint Antoine est toujours représenté ayant près de lui un petit cochon, et voilà comment on écrivait la biographie au XIII^e siècle, ajoute le spirituel conteur auquel nous empruntons ce récit."

Every dog has his day



I

Fox, sans avoir un ordinaire extravagant, était content de sa table, quand arriva à la pension un personnage hautain et bruyant qui...



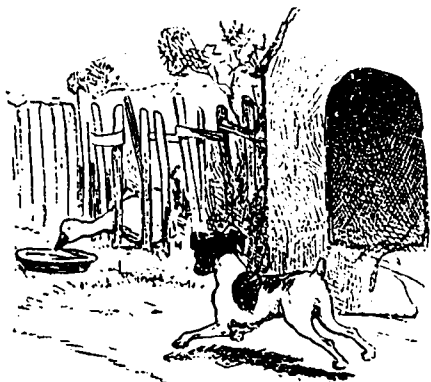
II

le fit voler par dessus la maison.



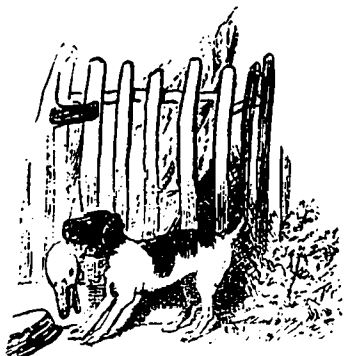
III

Et ce pauvre Fox, qui était un peu porté sur sa gucule, n'avait plus pour toute jouissance que le sens de la vue.



IV

Cela n'empêcha pas Fox de grandir en sagesse...



V

Et d'attendre le jour de la revanche,



VI

Qui arriva comme ça ne manque jamais d'arriver à tout chien raisonnable d'une bonne conduite.

NELSON ET L'EAU DE VIE

C'était après la terrible bataille navale de Trafalgar où l'amiral anglais Nelson paya de la vie sa victoire. Le célèbre marin, avant de rendre le dernier soupir, avait recommandé que son corps fût ramené en Angleterre. Or, comme on était sur les côtes d'Afrique où les chirurgiens de la flottant n'eussent sans doute pu trouver les drogues nécessaires à un embaumement régulier, ils ne virent rien de mieux que d'enfermer une tonne d'eau-de-vie.

Le corps de l'amiral ainsi préparé, la frégate qui le porte prend tranquillement le chemin des Îles-Britanniques.

Pendant le trajet, d'ailleurs assez long, les marins de l'équipage montent à tour de rôle la garde d'honneur, dans la cabine où est déposée la dépouille de leur ancien chef.

On arrive, et tout aussitôt on se met en mesure de donner aux restes du grand homme un cercueil plus convenable. Mais alors, ô prodige ! ô prodige ! que voit-on ? Le corps de l'amiral entièrement à sec dans la futaille qu'on a pourtant la certitude d'avoir remplie jusqu'à la bonde et aux parois de laquelle aucune fuite n'a dû se déclarer pendant la traversée, car il n'est pas tombé une seule goutte de liquide sur le plancher où elle repose.

Grand émoi. Les chirurgiens sourient, en regardant du côté des matelots, qui ont tour à tour veillé auprès du précieux dépôt, et qui se mordent les lèvres d'un air quelque peu embarrassé.

Le commandant du vaisseau va faire un éclat ; mais un vieux loup de mer le prévient, et s'adressant au chirurgien en chef : " N'est-ce pas, major, que c'est toujours comme ça que les choses se passent ? Ils ne veulent pas le croire, eux.

—Quoi donc ?

—Que les objets qu'on met en conserve dans l'eau-de-vie s'en emplissent et la boivent... que c'est même par ce moyen qu'ils se conservent. N'est-ce pas major ?

Mais... peut-être bien... oui, certainement."

Alors le vieux marin se retournant d'un air triomphal vers ses compagnons : " Eh ! je savais bien, je disais bien, que c'était l'amiral qui avait bu..."

Et les autres de répéter en chœur à mi-voix : " Oui, oui, c'est l'amiral."

Le commandant jugea d'autant moins utile de se fâcher que le corps de l'amiral était arrivé, quand même, en parfait état de conservation.

Et voilà comment feu l'illustre Nelson fut convaincu d'avoir, pour sa propre conservation, absorbé en quelques semaines jusqu'à la dernière goutte d'une vaste barrique d'eau-de-vie.

Toutefois, le soir, à terre, on pouvait entendre le vieux marin, trinquant avec les camarades, dire, en levant à ses lèvres un verre de l'ardente liqueur : " C'est égal, j'aime autant celle-là ; l'autre avait tout de même un petit goût."

LES OISEAUX EN CAGE

Voici quelques renseignements intéressants sur la meilleure nourriture à donner aux oiseaux pour les élever en cage.

L'alouette apprivoisée n'est pas plus difficile que les poules sur la nourriture. Elle mange toutes sortes de petites graines, du son, du pain en bouillie avec du lait, des vers, du chènevis. Mais on assure que le chènevis, qui est très échauffant, fait noircir son plumage. Le chardonneret se nourrit de grains de chardon ; mais en cage, on le nourrit de millet, de chènevis, de petites sauterelles dont il est très friand.

Le bouvreuil se nourrit de graines, de chènevis entre autres.

Le corbeau, qui est très vorace, se nourrit de tout. Il est rare qu'on le tienne en cage en le domestiquant. On lui laisse sa liberté, et il en profite pour manger des taupes, des souris, des lapereaux, des levrauts, des canetons, des oisons, des œufs de toutes sortes, de la viande gâtée, des poissons morts, des fruits, des grains.

L'étourneau se nourrit d'insectes, de petits mollusques, de graines et de différentes baies. Quand il en tombe une bande dans les vignes où les raisins sont mûrs, la vendange est bientôt faite.

Le merle et les grives en général, vivent très bien de millet pilé, de figues broyées, de diverses baies, de vers et d'insectes. Ils affectionnent les cerises mûres et sucrées.

La pie-grièche aime les proies vivantes ; elle est éminemment carnassière.

Le pinson mange les graines de millet, de blé et d'avoine.

Le rossignol en cage n'est pas facile à élever. Tantôt on lui donne des œufs durs broyés avec de la mie de pain blanc et du cœur de bœuf haché et mêlé en petite quantité avec de la farine de graine de pavots. Quelques personnes lui préparent un gâteau de farine, de pois chiches, de beurre frais, de jaunes d'œufs et de miel. Mais tous ces aliments sont insuffisants, et les rossignols dépériraient si, de temps à autre, on ne leur donnait pas des insectes et des larves et même les baies de quelques végétaux. En été, on leur procure des œufs de fourmis et, en hiver, les vers de la farine.

Les sylvies ou fauvettes recherchent les insectes, les graines, divers fruits de préférence, les figues, les mûres, les raisins, les groseilles, les baies du sureau et du pistachier.

DE PERE EN FILS

Le jeune militaire, (au nouvel arrivé).—Hello ! mon garçon, que fait votre père ?

Le nouvel arrivé.—Il est fermier.

Le militaire, (voulant le railler).—Tiens, pourquoi n'a-t-il pas fait un fermier de vous ?

Le nouveau.—Je n'en sais rien. Vous, monsieur, que fait votre père ?

Le militaire, (avec orgueil).—Mon père est un gentilhomme.

Le nouveau.—Gentilhomme ? Alors, pourquoi n'a-t-il pas fait un gentilhomme de vous ?

PHILANTROPIE MAL PLACEE

RECONNAISSANCE ETERNELLE



I

La mère.—Vas jeter ces morceaux de vaisselle dans la rue.

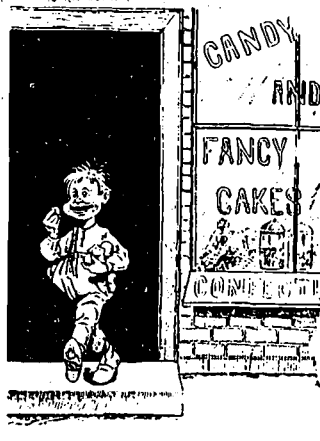


II

Jack.—Que voilà un monsieur qui a l'air bête ! Je l'essaie..... Heugh ! heugh ! heugh !

Le monsieur.—Qu'as-tu donc mon pauvre petit ?

Jack.—J'ai cassé ce vase-là et maman va me battre. Heugh !...



III

Jack.—Cristi que j'ai mené cela rondement ! Je savais bien qu'il me le donnerait, ce petit écu.

LE NID

(Pour le SAMEDI.)

Lorsque j'étais petit, je le fus une fois,
Je fis une rencontre au bord d'un charmant bois,
Que les fleurs parfumaient de leur plus doux arôme.
J'allais insouciant sous cet immense dôme
Quand soudain, j'entrevis, un coquet petit nid
Fabriqué de duvet et d'herbage jauni ;
Il était sur la mousse entre deux marguerites.
Un jeune roitelet, les ailes si petites
Qu'il ne pouvait voler, poussait un cri plaintif,
En voulant s'esquiver sous l'ombre d'un massif.
Je l'attrapai sans peine au détour d'une souche
Et, pour le rassurer, l'abreuvai de ma bouche.
Puis, lui faisant un lit du fond de mon chapeau,
Je le fis reposer comme dans un berceau.
L'aumône que l'on fait nous est toujours rendue ;
Je le vis bien plus tard, quand mon âme éperdue
Sur une lèvres pure, angélique festin,
Put éteindre sa soif dans des baisers sans fin.
Car, au pied de l'autel, un jour ma bien aimée,
Brillante de beauté, comme une blanche almée
En me tendant la main me berça de bonheur...
Ma chère, de ce monde oublions la clameur
Pour écouter aux cieux, divines harmonies,
Les accords ravissants des amours infinies.

Montréal, Janvier 1890.

PAUL VARY.

LE NEZ

Petite étude physiologique :

Le gros nez est très répandu parmi les épiciers, les bourgeois, les boursiers et les maquignons.

Le gros nez finissant en poire appartient aux marchands heureux et aux hommes en place.

Le gros nez boussoufflé aux limonadiers, aux maîtres d'hôtel et aux valets de chambre.

Le gros nez bourgeonné aux campagnards et aux ivrognes.

Le nez aquilin, en bec d'aigle, dénote la force et le courage.

Le nez évasé, renfrogné au bout, l'ironie, et l'ilarité.

Le nez nince, sec, difforme, la peur ou la lâcheté.

La narine étroite, naquée, diphane, indique la volupté.

La narine large dénonce le travail acharné dès l'enfance.

Celui qui a des excroissances de chair sur le nez est de caractère sanguin ou lymphatique, mais, dans les deux cas, s'emporte facilement.

Enfin, celui dont le nez s'attache au front par une ligne très courbe est presque toujours excentrique et tant soit peu disposé à la folie.

FROMAGES TROP REMUANTS

Un fabricant de fromages, primé dans un concours agricole, a eu l'idée ingénieuse de faire photographier les plus beaux de ses produits.

Le photographe lui apporte une épreuve.

—Ça, s'écria-t-il, ça, le portrait de mes fromages, jamais !

—Oh ! si, répond l'artiste, seulement, vous savez ils ont bougé !

ELLE EN DEMANDAIT TROP

M. Smith (qui a le malheur de bégayer).—Ma-m-am-zelle Al-i-i-ce, je... t'a-t'a-t'a-t'a-dore.

Alice.—Oh, Charles, répète le encore !

M. Smith.—Je-je-n-ne pu-puis pas.

BIEN DÉCIDÉE

La petite Juliette.—Papa, il pleut.

Le père (occupé à écrire).—Eh, bien ! laisse faire.

La petite Juliette (d'un air soumis).—C'est ce que je me proposais de faire.

MAL COMPRIS

Madame Prentout.—C'est vraiment ridicule, la manière dont madame Pointefort conduit son mari. Le pauvre diable, c'est à peine s'il peut dire que son âme lui appartient.

M. Prentout.—Fais attention, Marie ; ne vas jamais parler en mal de madame Pointefort : je la défendrai jusqu'à la mort. Elle m'a refusé il y a dix ans, je n'oublierai jamais cela.

Un voyageur, descendant trop précipitamment d'un train qui entre en gare, glisse sur le marchepied et tombe par terre.

Plusieurs employés accourent, le relèvent et l'un d'eux lui demande obligeamment s'il a beaucoup de mal ?

—De malle ? Non, répond le voyageur, qui n'a pas bien compris, je n'ai qu'un sac de nuit.

UNE CHAUDE AMITIÉ

Dialogue épistolaire.

—Cher éditeur, veuillez lire attentivement le poème ci-inclus et me dire votre avis sincère pendant que je suis encore dans le feu de la composition.

—Cher poète, ce n'est pas le feu qu'il faut mettre dans la composition, c'est la composition qu'il faut mettre dans le feu.

THÉÂTRE ROYAL

Le Théâtre Royal se fait une excellente réputation par les troupes de première classe qui y jouent. La pièce de cette semaine : *On the Frontier*, est un mélodrame ravissant. Il y a des scènes à sensation, des incidents très émouvants, et l'intrigue rend ce drame attrayant.

M. Hardie et Mlle Von Leer sont deux artistes remarquables que le public entend avec beaucoup de plaisir. Aussi tous les soirs il y avait salle comble. La matinée de samedi promet un grand succès.

La semaine prochaine on jouera au Royal "Lilly Clay Gaitty Company", qui est un beau drame que les théâtres des États-Unis ont applaudi à outrance. Nous sommes heureux de signaler cette excellente troupe à nos lecteurs.

On demande à un homme de lettres célèbre par sa paresse :

—Travaillez-vous en ce moment ?

—Non, dit-il... ça me ferait perdre trop de temps !

TROP PARLER NUIT



Delle Plattetrop.—Les chers petits ! Comme ils vous ressemblent, madame ! Vos yeux, votre bouche, vos cheveux ! C'est frappant.

Madame X.—Quelle curieuse coïncidence ! Il n'y a que deux ans que je suis mariée, et je n'ai jamais connue la première femme de mon mari.

A MON AMI R. C.

UN CHANGEMENT D'HEURES INATTENDU

(Pour le SAMEDI)

Tu vas partir, ami de mon enfance,
Que j'aimais tant !
Sans t'occuper des ennuis de l'absence,
Tu pars content.

Où retrouver un ami véritable ?
Dans ma douleur
Tout l'avenir m'apparaît redoutable.
Vraiment, j'ai peur.

Te souviens-tu de la belle journée
Où tous les deux
Nous faisons sur notre destinée
Des songes creux ?

Nos cours savaient comprendre sans paroles
Nos grands secrets,
Ils oubliaient tous les plaisirs frivoles
Tous les regrets.

Soudain vers moi ton œil profond se porte
Et tu me dis :
Soyons toujours attachés de la sorte,
Restons unis.

Ta main pressait avec ardeur la mienne ;
Je répondais :
" Mon amitié est égale à la tienne."
Tu le savais.

Oh ! c'est alors que la vie était douce
Sans lendemain ;
Mais maintenant quelque force te pousse,
Vers l'incertain ?

Pourtant, je veux te faire une prière ;
Ecoute-moi :
Dans ton exil, exil bien volontaire,
Ressouviens-toi.

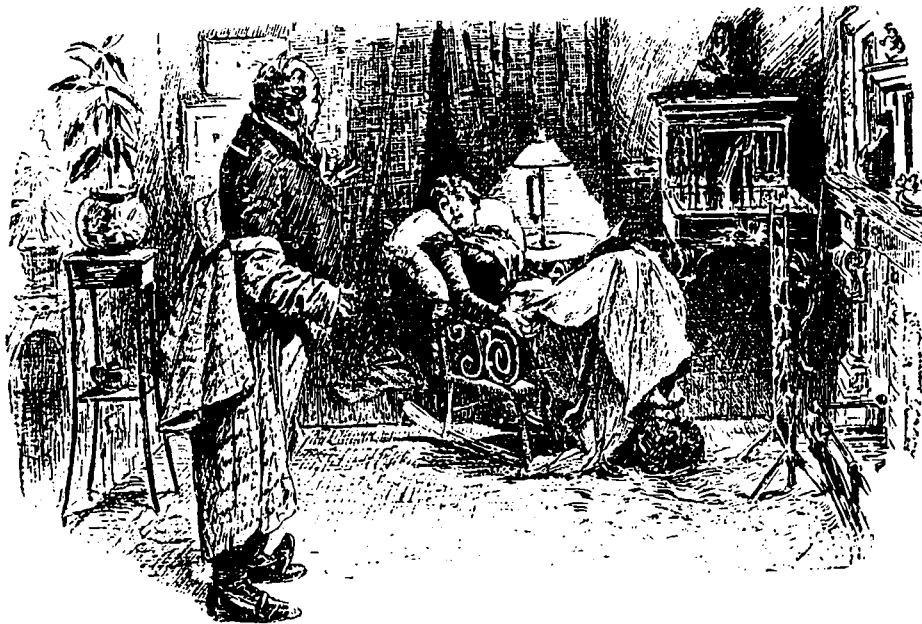
Montréal, 25 janvier 1890.

CARTOUCHE.

PINCÉE DE CONSEILS

POUR RENDRE AUX VIEILLES NOIX LEUR SAVEUR

On les met dans un baquet dans lequel on verse de l'eau bouillante et salée. On les retire après le refroidissement. Elles ont alors repris l'aspect et le goût qu'elles avaient étant fraîches.



Madame Vivelaioie, (1er Janvier, 3 hrs. a.m.)—Je comprends que tu voulais voir partir 1889 ; mais enfin, elle est partie à minuit, après tout.

Monsieur Vivelaioie, (agent d'une station de chemin de fer et en recherche d'explications).—C'est que vois-tu, m'chère, y'a eu un changement d'heure, ell' partie à 2 heures seulement, c't'année.

LES DANGERS DU LAIT

Farceur, (s'adressant à un monsieur au nez très rouge dans un omnibus).—Ce n'est pas à sucer de la glace, n'est-ce pas, monsieur, que vous avez rougi votre nez ?

Le monsieur.—Hélas ! mon cher monsieur, et pourtant, pendant toute une année je n'ai bu que du lait.

Le farceur.—Toute une année ?

Le monsieur.—Oui, monsieur ; il est vrai que c'est l'année que j'étais en nourrice !

UN VRAI CANDIDAT

Le chef Hughes (à un aspirant).—Je suppose que vous arrêtez un criminel, et qu'il vous offre une piastre pour sa liberté, le laisseriez-vous s'en aller ?

L'aspirant.—Non, monsieur.

Le chef Hughes.—Qu'est-ce que vous lui diriez ?

L'aspirant.—Je lui dirais... essayez-en cinq ! L'examen n'a pas été satisfaisant.

POUR RIEN AU MONDE

Le mari, (malade au lit).—On dirait qu'il sort de la fumée par le plancher. Cours, Amélie, et vas le dire à la femme d'en bas. Pour sûr, il y a du feu quelque part dans sa maison ?

La femme, (rentrant dans sa dignité).—Il ne manquerait plus que cela, maintenant, que j'aïlle chez cette femme ! Il y a trois mois que nous vivons ici, et elle n'est jamais venue me voir !

L'UNANIMITÉ DES VOIX

Un ami.—Tiens ! je croyais que tu allais te marier avec Mademoiselle Trésriche. N'en a-t-il pas été question un peu ?

Georges.—Oui, mais ça n'a pas pris. Toute la famille s'y opposait.

L'ami.—La famille ! Mais du moment que la demoiselle...

Georges.—J'ai dit toute la famille... et elle en fait partie.

LES DROITS DU TRAVAIL

Le commis.—Je désirerais que mon salaire fut augmenté.

Le maître, (fatigué).—Très bien, voulez-vous autre chose ?

Le commis.—Je voudrais sortir une heure plus tôt chaque jour, pour me permettre de jouir de mon augmentation.

LA SUPERIORITE DES SANGLOTS

L'excellent Boireau a dîné chez un ami de collège. Au dessert, l'amphitryon l'invite à tendre son verre.

—Voici, dit-il, une liqueur excellente, mais elle est très capiteuse, et je ne t'en donnerai qu'une larme.

—Entre nous, répond Boireau, je ne te cache pas que j'aimerais mieux un sanglot.

L'AMOUR C'EST LA VIE, MAIS PAS L'EAU DE VIE



Reginald.—De grâce, Marie, retirez ces mots cruels ! Rien ne peut égaler la force de mon amour.

Marie.—Excepté la force de votre haleine, qui sent l'alcool à cinq pas.

PROPHÉTIES POUR L'AN 1990

PAR L'ASTROLOGUE DU "SAMEDI"



I

On lira dans les journaux de Montréal de 1990. — " Nous devrions retourner aux pratiques de nos ancêtres. Il existe actuellement dans notre ville, au No 415 rue Notre-Dame, Quartier de la Pointe aux Trembles, un vieillard de 115 ans, dont la mémoire et le jugement sont encore merveilleusement sains. Il nous faisait remarquer hier encore qu'au lieu de chars urbains sales et mesquins, Montréal possédait en 1889 de splendides omnibus dans lesquels le conducteur distribuait des glaces et des gateaux."

LA MAISON DU SULTAN

Plus de six mille personnes font, chaque jour, leurs trois repas aux frais du sultan, dans le palais de Dolma-Bagché, et ce n'est pas une petite affaire de bien graisser les rouages d'une pareille machine. La tâche serait déjà compliquée, si chacun mangeait à des heures régulières et des menus bien définis ; mais il faut toujours compter avec les caprices du maître ou de la moindre de ses favorites : or, si déraisonnable, si imprévue ou irréalisable que soit la requête, on entend toujours qu'elle soit satisfaite sur l'heure. Qu'un délai se produise, qu'une objection soit humblement présentée, aussitôt la disgrâce impériale s'appesantit sur la tête de l'employé responsable, et la disgrâce, quand elle ne signifie pas la perte de sa liberté, signifie celle de sa place et souvent la confiscation de ses biens, car l'une ne va guère sans l'autre.

Aussi le service du sultan est-il miraculeux et ne se trouve, pour ainsi dire, jamais en défaut.

Le grand-chambellan est l'interprète attiré de toutes les volontés du maître : aussi doit-il rester nuit et jour à sa disposition. Quant au trésorier, en sa qualité de chef suprême de tous les services domestiques, il porte aussi un poids assez lourd sur ses larges épaules. Ses acheteurs seuls, chargés chacun d'une spécialité distincte, forment une véritable armée ; l'un s'occupe, par exemple, des approvisionnements en poisson, et

fournir du poisson, tous les jours, à six mille bouches n'est pas chose commode dans une capitale qui ne possède pas de grand marché : il faut donc que des escouades d'acheteurs parcourent une vingtaine de quartiers et s'abouchent directement avec les pêcheurs, et chacun d'eux est accompagné de deux hommes pour transporter ses achats. Il faut, par semaine, environ dix tonnes de poisson frais pour le service du palais.

On y mange chaque jour dix-huit mille livres de pain au bas mot, car les Turcs en consomment une grande quantité. Des fours colossaux, établis en dehors de la demeure impériale (comme les cuisines d'ailleurs) cuisent tout ce pain. Un régiment de boulangers le pétrit, un autre le transporte au palais, un autre achète la farine et le combustible que des caravanes de chameaux déchargent auprès du four. Le pain turc est très bien fait, très léger, excellent de tout point ; presque toujours il contient de la farine de seigle mêlée au froment.

Les plats destinés au sultan sont préparés par son cuisinier personnel, et personne autre ne doit y toucher. Les casseroles sont en or ou en argent et scellées d'une bande de papier cachetée que le grand-chambellan brise en présence de Sa Hautesse pour goûter de chaque mets, avant que le maître le porte à ses lèvres. Ces mets sont toujours présentés dans le récipient même qui a servi pour la cuisson, à moins qu'il ne soit néces-

saire d'employer un plat de terre auquel cas il est enfermé, pour la présentation, dans une sorte de cloche d'or qu'un esclave tient pendant que le sultan mange. Chaque plat constitue un service distinct, avec pain ou gâteau spécial, qu'un second esclave présente sur un plateau d'or. Il faut donc au moins deux esclaves par service, et ces services sont innombrables.

Habituellement, le sultan se place, pour manger, sur un divan voisin d'une fenêtre ouverte sur le Bosphore ; il est presque toujours en manches de chemise, et quand il est repu, il a coutume de se renverser sur son divan pour fumer paisiblement sa pipe en sirotant des tasses de café : c'est ce qu'il appelle prendre son kief. Malheur à qui s'aviserait de le déranger à ce bienheureux moment !

Jamais il ne se sert, en mangeant, ni d'assiette ni de fourchette ; il puise directement, avec ses doigts, dans la casserole d'or ; tout au plus utilise-t-il d'une cuiller pour étendre des confitures sur son pain.

Quant à sa maison, elle mange à toute heure et quand cela convient à chacun ; les petits employés sont servis sur un plateau, avec un gros quignon de pain, les hauts fonctionnaires seuls ont droit aux gâteaux.

La dépense ordinaire de la maison du sultan, année commune, est d'environ quarante millions de piastres.



II

" Il ajoutait qu'en 1889, la propreté avait tant d'empire sur les esprits qu'on nettoyait les rues avec des broches à dent et qu'on les arrosait ensuite avec du Bay rum etc.... Décidément, nous sommes dans la décadence."

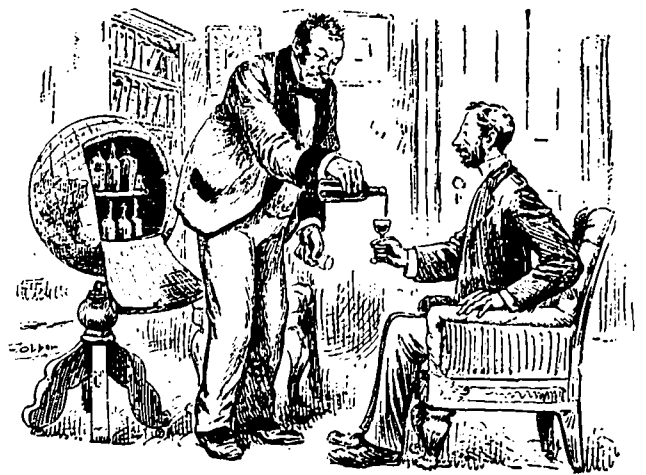
C'EST LA BONNE FEMME QUI MÈNE DANS LA MAISON



I

Visiteur. — Quel globe superbe vous avez là !

L'hôte. — Oui, j'ai toujours eu une passion pour la géographie. Alfred, tu peux aller jouer dehors.



II

L'hôte. — Ne crains pas. C'est du vieux.

UN PROBLEME POUR LES SAVANTS

MANIÈRE AMUSANTE D'ATTRAPPER LES CORNEILLES



Voici une méthode sûre et qui a l'avantage d'être très facile à exécuter, qui ne coûte rien pour ainsi dire et qui est en même temps très amusante pour attrapper les corneilles.

Prenez de la viande ; découpez-la en plusieurs morceaux, à peu près de la grosseur d'une noix ; achetez une main de papier et munissez-vous d'un pot rempli de glu.

Vous savez où se rassemblent habituellement les corneilles ; faites autant de cornets que vous avez de morceaux de viande ; rendez vos cornets un peu résistants, en faisant un point d'aiguille en haut et en bas. Mettez dans le fond du cornet un morceau de viande n'importe laquelle et enduisez l'entrée intérieure avec la glu.

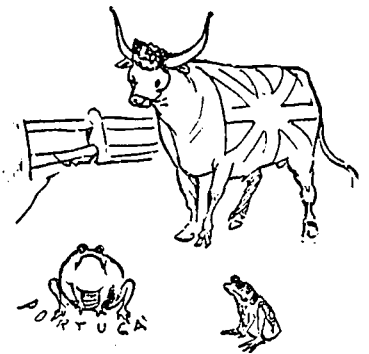
Les corneilles sont friandes de viande ; vous les verrez bientôt se jeter sur vos cornets avec une avidité extraordinaire, fourrant leur tête jusqu'au fond pour atteindre leur proie. Pour y arriver elles font des efforts qui les obligent à se frotter contre les parois engluées du cornet, et lorsqu'elles veulent retirer leur tête, elles s'aperçoivent un peu tard qu'elles ne pourront reprendre leur vol qu'à la condition d'être aveugles.

Vous les verrez alors s'élever rapidement en l'air, d'un vol vertical. Vous les perdrez peut-être de vue, tant elles s'envoleront à une grande hauteur. Mais attendez tranquillement ; quand les forces leur manqueront, vous les verrez redescendre avec la même rapidité et toujours verticalement, toujours coiffées du cornet. Elles s'abattent à vos pieds, et vous pouvez alors facilement les tuer à coups de bâton ou vous en saisir vivantes.

On peut, avec cette méthode, en prendre une soixantaine dans une matinée, et une livre de viande suffira pour obtenir ce résultat.

ESOPE EN ACTION

(LE BŒUF ET LA GRENOUILLE)



JOHN BULL ET LE PORTUGAL

FABLE DE LAFONTAINE

(Améliorée).

LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille,
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur ;
Disant : — Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez ? Dites-moi : n'y suis-je point encore ?
— Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. M'y
[voilà ?]
Vous n'en approchez point. — Eh bien ! je le dé-
Mais je ne veux rien risquer au delà. [plore.
Dans les marais où ma famille grouille,
Je produirai toujours un effet assez neuf,
Et si je ne suis pas grosse comme le bœuf,
Je resterai, du moins, la plus belle grenouille.

Il faut toujours lutter avec les grands,
S'élever autant que possible,
Tout en songeant qu'il est nuisible
De ne pas s'arrêter à temps.

Evêque Anglicain, (à l'une de ses ouailles).—J'apprend justement qu'un de mes ministres vient de trouver le secret de convertir l'eau en combustible.

Mademoiselle Pénélope.—C'est bien bel et bon pour ce monde-ci, mais pour l'autre... vous devriez trouver le moyen de convertir le feu en eau.

QUESTIONS EFFRAYANTES

Il n'est peut-être personne qui n'ait eu l'occasion de reculer effrayé devant certaines questions qu'on se pose parfois à soi-même.

Voici un grand malheur qui frappe ou menace une femme, un ami que j'aime autant, je crois, qu'on peut aimer.

Suis-je prêt à me battre pour détourner ce malheur ? Suis-je prêt à faire ceci ou cela ? — Oui.

Mais, en continuant les questions, il vient un moment où l'on s'arrête... parce qu'il vous vient un non, qu'on a horreur de prononcer, et qui est cependant l'expression de la vérité.

Je parle aux femmes et aux hommes :

Un tel, qui est de vos amis, va mourir ; rachèterez-vous sa vie par la perte d'un de vos yeux, d'un de vos bras, de vos dents ou de vos cheveux ?

Par la perte de ce tableau de Rubens que vous avez payé si cher ?

Par la vente de cette maison que vous avez bâtie ?

Par la vie de ce cheval ou de ce chien ?

Par le don de ce collier ou de cette bague ou de ces pendants d'oreilles ;

Ou en vous engageant à être mal habillée le reste de votre vie ;

Ou à porter des souliers trop grands pendant dix ans ;

Ou à changer le numéro de vos gants de quatre points ;

Donnerez-vous un peu de votre réputation d'esprit, ou de bravoure, ou de beauté ?

Et si l'on peut répondre oui à quelques-unes de ces questions, on sera épouvanté de celle, quelquefois une des moindres, à laquelle on répondra non,—ou on dira... laissons ce sujet, il est triste.

ADIEU TOUCHANT

Le steamer pour Liverpool allait justement laisser le quai d'Halifax. Tout le monde, passagers et amis, se faisait les derniers adieux. Tout à coup, un homme assez âgé d'apparence, et évidemment un marchand embrasse à la hâte sa femme qui a pris son passage et laisse le bateau. Dans la foule, sur le quai, se tenait, appuyé sur un poteau, un ouvrier qui regardait partir le steamer.

—Voyez-vous cette femme habillée en noir ? demande le marchand à l'ouvrier, elle se tient sur l'avant du bateau.

—Parfaitement, monsieur je la vois.

—Eh bien ! Elle est ma femme, et elle veut que je reste ici vingt minutes, et que je fasse mouvoir mon mouchoir jusqu'à ce que le dit mouchoir soit perdu de vue.

—Vrai ?

—Oui, et comme c'est mon jour d'affaires, je n'en ai pas le temps. Ma femme à la vue courte, et ne peut distinguer si vous. Donc, je vous donnerai trente sous si vous voulez prendre ma place !

—Je veux bien, mais supposez qu'elle prenne sa lorgnette ?

—Dans ce cas, couvrez-vous la figure de votre mouchoir, et faites semblant de pleurer. Probablement qu'elle en sera attendrie elle-même et qu'elle pleurera aussi. C'est beaucoup trente sous, dans les jours de misères !

—Il me faut un dix centins d'extra.

—Très bien ; mais dans ce cas, je crois que pour dix centins extra, vous lui enverrez quelques baisers de la main.

Et le marchand disparut dans la foule.

UN DESTRUCTEUR D'ILLUSIONS



I

Jeune homme.—Il faut que ce soit un trésor comme Arabella, pour que j'aie le courage inouï d'oser me présenter devant son père qui va probablement me refuser.

II

Le père d'Arabella.—Tu veux épouser ma fille ! Je te donne \$5,000 pardessus le marché, et que le bon Dieu ait pitié de toi.

LE MUSICIEN DE MARSBORN

I

Franz Muller était, par la grâce de Dieu, bourgmestre du petit bourg de Marsborn. Quelques parcelles de science, une réputation sans tache et une certaine obésité majestueuse, lui avaient valu cette distinction flatteuse et l'avaient placé à la tête de sa commune, laquelle se composait de dix-neuf maisons, ornées chacune d'un jardin qui avait lui-même pour parure des tulipes aux couleurs éclatantes.

Telle était la scène où commence cette véridique histoire, lorsque arriva le 1er janvier de l'an du salut 1739, jour de réconciliation reconnu dans toute la chrétienté, quoique méconnu par beaucoup de chrétiens.

Ce jour-là, il était d'usage que la jeunesse des deux sexes de Marsborn se réunît dans la maison du bourgmestre pour procéder à une cérémonie pratiquée depuis un temps immémorial. Cet usage, dont la source se trouve sans doute dans la croyance mythologique couvrant d'un bandeau les yeux de l'Amour, consistait à improviser une sorte de colin-maillard matrimonial fort bizarre.

Le jeune homme ou la jeune fille à qui était échu le rôle de patient devait prendre pour femme ou pour mari celle ou celui qu'il parvenait à saisir pendant son aveuglement momentané. Ne croyez pas que le résultat d'un choix si peu clairvoyant pût être un mécompte. A Marsborn, l'affection s'était depuis longtemps généralisée, et si par hasard une sympathie particulière était parvenue à se rendre maîtresse d'un jeune cœur, elle était si bien partagée que l'amour aux yeux libres savait toujours guider les pas de l'amour aux yeux emprisonnés.

Donc, au jour et à l'heure indiqués, une foule joyeuse et turbulente, à laquelle se mêlaient quelques enfants et quelques hommes d'âge mûr, amenés là par curiosité, fit irruption dans la grande salle du bourgmestre Muller.

Au milieu de cette bande turbulente et folâtre, un jeune homme, blond et pâle, se faisait remarquer par son attitude pensif et mélancolique, par la douceur rêveuse et triste de sa physionomie. On devinait, rien qu'à voir son front imperceptiblement plissé, que la pensée creusait profondément sa tête de vingt ans, et que les préoccupations d'un âge plus avancé bouillonnaient déjà dans son cerveau.

Il s'appelait Karl Van Iren ; on l'avait surnommé *le Songeur*. Tous l'estimaient, tous surtout le respectaient, car son humeur peu communicative, il est vrai, mais toujours égale et douce, inspirait généralement à ses compagnons une sorte d'affection que contenait une réserve invincible. Ce fut à lui qu'échut le bandeau. Au long regard dont il enveloppa une brune et rieuse enfant, qui elle-même lui lançait par moments un regard furtif, on pressentait que, malgré l'obstacle interposé entre lui et la lumière, il marcherait sans tâtonner vers un but désiré.

Lorsqu'il commença sa difficile tâche, de longs éclats de rire accueillirent sa démarche mal assurée ; le bourgmestre Franz Muller, debout près de la cheminée, eut lui-même peine à conserver sa gravité habituelle en voyant les efforts gauches et désespérés du patient pour saisir la main qu'il convoitait. Hommes, femmes, vieillards et enfants tournoyaient autour de lui, l'agaçant, le poussant, lui faisant subir mille évolutions diverses, dont chacune redoublait leur hilarité et leur espièglerie. Enfin Karl poussa un cri de triomphe qui surmonta tous les autres bruits : il venait de s'emparer des doigts effilés de Mathilda, la jeune fille aux cheveux noirs, et arrachant avec une sorte d'ivresse le mouchoir qui retenait ses yeux captifs, il fit voir à ses compagnons un visage si radieux, si resplendissant de bonheur, que tous poussèrent un long hurra d'enthousiasme, de félicitation, et vinrent spontanément lui prodiguer de cordiales et fraternelles étreintes.

Mathilda, rougissante et timide, gardait le silence ; mais sa contenance, les rayons de joie qui filtraient à travers ses paupières demi-closes, disaient assez que l'instinct, en guidant Karl vers elle, avait évidemment servi ses plus chers sentiments. La journée s'acheva comme elle avait commencé, et le hasard, meilleur enfant qu'on ne pense, conjura si bien avec l'amour, que le bourgmestre jugea à propos de tailler ses plumes et de renouveler son encre pour pouvoir procéder décemment à tous les mariages qu'il avait en perspective.

Le colin-maillard ne fait plus tant d'heureux aujourd'hui ; c'est que le temps a tué les vieux usages, arraché son bandeau à l'Amour et appris aux habitants de Marsborn à compter les écus des garçons avant de leur accorder la main des filles.

II

Trois ans s'étaient écoulés, et l'hiver était de retour.

L'hiver était de retour avec sa neige et ses frimas, avec ses fêtes pour les uns et ses souffrances pour les autres. Il avait ramené aussi le périodique colin-maillard, ce bon et vicieux hôte qui sourit dans sa barbe grise en voyant maint de ses amis de l'an passé soupirer déjà après la lune de miel, si longtemps attendue et trop vite envolée.

Un voyageur vêtu d'une blouse bleue, coiffé d'un chapeau gris et portant à la main un gros bâton, destiné à soutenir sa marche rapide, suivait la route de Marsborn, en compagnie d'un chien qui sautillait gaiement devant lui.

Arrivé près d'une sorte de barrière qui s'ouvrait sur une prairie traversée par le grand chemin, il s'arrêta afin de laisser le passage libre à un magnifique troupeau de moutons, qu'il contempla avec une sorte d'attention machinale.

— Hé ! l'ami, cria-t-il en s'adressant au conducteur de la troupe bondissante, pourrais-tu me dire à qui appartiennent ces bêtes ?

— Au fermier de la Houve.

— Qu'est-ce que la Houve ?

— La maison dont vous pouvez voir d'ici fuir la cheminée rouge.

— Eh bien ! ton maître entend son métier et connaît le moyen d'engraisser ses moutons en engraisant ses terres. Sur ma foi, ce doit un rude travailleur !

Le pâtre hochait la tête en signe de négation, et répondit de ce ton sentencieux et larmoyant que prennent les campagnards lorsqu'ils ont à dévoiler les faiblesses d'un supérieur :

— Meinherr Karl Van Iren est la crème des hommes, l'ami ; et certes je ne voudrais pas charger ma conscience d'une calomnie contre lui ; mais, vrai comme je m'appelle Verner et que le bienheureux saint Joseph est mon patron, je ne puis souffrir qu'un honnête homme comme vous paraissez l'être se laisse induire en erreur par les apparences, et traite Meinherr Karl Van Iren de rude travailleur.

— Mais enfin...

— Il n'y a pas de *mais* et il n'y a pas d'*enfin*... Ce qu'il y a, c'est que notre maîtresse—un ange du bon Dieu, je vous l'affirme, moi Joseph Verner—se tue à travailler pendant que son mari passe ses journées à racler du violon au lieu de conduire sa charrue ; et que sans notre dame il y a longtemps que la Houve et ses dépendances seraient allés rejoindre les airs que meinherr Van Iren joue sur son racloir.

— Ton maître est donc musicien ? demanda l'inconnu, dominé par la curiosité ou par un intérêt véritable.

— On le dit, répondit le valet, et il prétend avoir du génie. Quant à moi, je sais pour sûr qu'il est le plus grand fainéant du village, et que sa femme est une sainte dont notre maître fera une martyre... Adieu, l'ami.

Au titre d'ami, que lui octroyait pour la seconde fois son naïf interlocuteur, un sourire indéfinissable vint aux lèvres de l'inconnu ; il semblait peu habitué à se trouver l'objet d'une pareille familiarité.

Pendant le villageois courait à toutes jambes à la poursuite de son troupeau, lequel n'avait pas eu la patience d'attendre la fin de la conversation dont nous venons de donner l'esquisse, et le voyageur, après avoir un instant réfléchi, se dirigea vers la ferme de la Houve, tandis qu'un éclair de satisfaction et de curiosité venait éclairer sa physionomie intelligente et d'une rare distinction, malgré la grossièreté de ses vêtements.

Arrivé au seuil de la rustique habitation, il s'arrêta soudain, cloué à sa place par les sons d'un violon qui arrivaient à lui, chargé de notes d'une mélodie, d'une suavité divines.

C'était une prière, sans doute, que l'artiste adressait à sa muse ; on distinguait les élans d'une ferveur enthousiaste, les crispations d'une âme se tordant sous le souffle de l'inspiration, les pétilllements du feu sacré brûlant la main qui promenait l'archet sur les cordes vibrantes.

Cette musique surhumaine déchirait la brume grise comme un rayon de soleil dans la nuit ; l'air ébranlé semblait exhaler une plainte et pleurer d'angoisse sous les efforts tout-puissants du maestro.

— Par le ciel ! s'écria le voyageur, une telle perle ne doit point croupir dans le fumier ; un tel génie ne doit point se dessécher dans la poussière des champs ! Je veux que son nom s'élève à la hauteur de son intelligence !

III

Lecteurs, connaissez-vous Heidelberg, avec ses maisons noires, ses graves professeurs, les ruines de son château, dont un de nos plus gracieux poètes s'est fait le chantre et le défenseur ?

Traversons ses rues d'un pas rapide ; pénétrons dans l'impasse des Moines, poussons la porte d'une humble maison élevée d'un unique étage au-dessus du sol, et jetons un regard de pitié, de surprise et de douleur, sur le tableau qui s'offre à nous. C'est un de ces drames de famille comme on en rencontre trop souvent dans la vie, comme le romancier ne saurait en inventer, comme en produisent parfois la débauche et l'imprudence, comme en produisent quelquefois aussi les rêves trompeurs d'une imagination emportée par son ardeur ou par sa foi.

Séduit par l'enthousiasme et les promesses de l'étranger que nous avons vu pénétrer dans la ferme au moment où nous mettions le point final à notre deuxième chapitre, dégouté au reste depuis longtemps du rude métier de laboureur, Karl Van Iren se défit de la Houve et vint s'établir à Heidelberg.

—Travaillez, soyez courageux ; on aura les yeux sur vous, et un jour vous serez grand parmi les plus grands... lui avait dit son protecteur inconnu, dans lequel, sans savoir pourquoi, il plaçait une confiance absolue.

Karl travailla, fut courageux, fit abnégation de tout pour ne songer qu'à son art. Mais rien, pendant cinq ans, ne vint lui révéler la présence d'un ami puissant.

Et pendant ces cinq années l'aisance désertait le logis à mesure que les enfants venaient le peupler. Karl était un grand génie ; mais la route de la famine est faite pour tout le monde, lorsque tout le monde, avec le violon de Paganini, le ciseau de Michel-Ange, le pinceau de Raphaël, le hurin de Benvenuto Cellini, ne sait pas gagner son pain.

Or, Van Iren, toujours plongé dans des régions idéales, était complètement ignorant dans le grand art de mener par la bride l'existence matérielle. Mathilda, la pauvre Mathilda, belle encore malgré quelques fils blancs dans les cheveux et une légère ride au front, avait beau le rappeler à la réalité et à ses devoirs ; elle avait beau lui dire : Karl, souviens-toi de tes enfants, de ta femme, de ta vieille mère, de tous ceux qui ont droit d'exiger de toi le travail et la subsistance.

—Encore un jour, répondait le musicien, comme jadis avait fait Bernard Palissy ; encore un jour... la renommée peut me venir soudainement, et la renommée c'est Populace !

Puis il reprenait son violon et en tirait des accords merveilleux qui l'enivraient, et il jetait au feu de son ambition ses dernières ressources. Quand elles eurent disparu une à une dans le brasier, il eut recours aux emprunts ; il signa des engagements onéreux, répétant toujours :—La gloire viendra !

La gloire ne vint pas, et un beau jour le pain quotidien imita la gloire.

Alors Karl eut un remords : la fièvre se mit dans ses veines ; il saisit son violon, et s'enfuit comme un fou, pour ne pas entendre ses enfants qui criaient :—Père, nous avons faim !

Après une heure d'absence, il revint au logis. Son archet était brisé, ses yeux hagards, sa voix tremblait ; mais il rapportait du pain et des gros sous.

Lui, qui avait espéré des applaudissements des rois et des grands seigneurs, il s'était contenté de l'auditoire du carrefour voisin... Le lendemain, il voulut recommencer sa pénible épreuve, mais Mathilda s'y opposa : elle craignait que sa raison chancelante ne s'éteignît sous le poids de la honte.

Le surlendemain, l'usurier qui avait achevé la ruine de l'artiste, vint, accompagné des gens du roi, saisir les meubles de son débiteur.

L'huissier procédait à cette pénible opération au moment où nous pénétrions dans la maison de l'impasse des Moines.

Assis dans un fauteuil, impassible, la mine hautaine, le créancier inspectait froidement l'appartement qu'il venait dépouiller ; derrière lui, l'officier ministériel, sourd aux supplications d'une servante restée fidèle à Mathilda, enregistrait le mobilier du musicien. Celui-ci, debout au milieu de la chambre, serrait convulsivement dans ses bras un de ses enfants ; l'œil sec, le visage consterné, il n'entendait ni les consolations qu'essayait de lui prodiguer sa femme, ni les sanglots de son fils, qui était lui-même déjà un artiste. Dans un coin, la mère de Karl pleurait sur son dernier né.

Ce spectacle muet, navrant, déchirait le cœur. L'usurier acheva néanmoins son œuvre ; lorsqu'il eut tout enlevé et qu'il ne resta que les murs nus, il se retira avec ses acolytes en saluant ironiquement.

Karl se laissa alors tomber sur l'unique escabeau dédaigné par les recors.—Mes enfants ! mes pauvres enfants ! s'écria-t-il d'une voix brisée.

—Tu leur restes, et Dieu sera avec toi, dit Mathilda avec son angélique résignation ; ne désespère pas, Karl : les beaux jours passés peuvent renaitre.

—Oh ! jamais, jamais ! Le courage abattu ne ressuscite pas ; cinq années de lutttes brisent le corps et les forces... Je voudrais mourir !... Mais non, cette pensée est d'un lâche ; je veux vivre, vivre pour mes enfants, vivre pour toi, ange que j'aimais tant et que j'aime toujours. Je veux vivre pour le travail et pour l'expiation ; vivre pour oublier les chimères que j'ai poursuivies et les rêves de gloire qui nous ont perdus !

—Merci, reprit Mathilda presque joyeuse : merci, Karl, de t'être souvenu que tu es homme... Maintenant, je ne redoute plus l'avenir, je place ma confiance en Dieu et en toi !

En ce moment, un courrier galonné d'or sur toutes les coutures entra :

—Karl Van Iren ? demanda-t-il.

—C'est moi, répondit l'artiste.

—Voici une lettre que je dois vous remettre en personne.

Le musicien prit la lettre, en brisa le cachet et la lut avec précipitation.

Pendant qu'il lisait, un tremblement convulsif agitait ses membres, une mortelle pâleur couvrait ses joues... et il y avait bien de quoi, car la lettre contenait ceci :

“ Ami,

“ Le feu purifie l'or ; la souffrance épure le génie ; voilà pourquoi je vous ai laissé souffrir. J'ai voulu m'assurer de l'homme avant de m'attacher l'artiste.

“ Ils doivent avoir grandi l'un et l'autre dans les larmes ; à l'un et à l'autre, mes bras sont ouverts, mon appui ne manquera jamais.

“ Et cet appui n'est point à dédaigner ; car celui qui vous apparut sous l'habit d'un paysan, celui qui vous fit abandonner les paisibles joies du foyer domestique pour vous lancer dans une existence dévorante, celui qui apprécie votre talent et vous attend à Saint-Petersbourg pour vous faire oublier vos malheurs, celui enfin qui ne cessera jamais d'être votre ami et votre admirateur, se nomme Pierre Alexiowitz, et signe : *Empereur de toutes les Russies.*”

ACHILLE SIMON.

LE PLUS ANCIEN DES JOURNAUX

Quel est le plus ancien des journaux ? Ce n'est ni le *Times*, ni la *Gazette de France*, comme d'aucuns pourraient le croire. C'est un journal chinois. A en croire un commentateur, le *King-Pan*, fondé en l'an 911 de notre ère.

Cette feuille paraissait d'une façon intermittente ; mais dès l'année 1361, le *King-Pan* eut régulièrement une édition hebdomadaire.

En 1864, troisième transformation : le journal devient quotidien et coûte deux *krbs*, soit un sou, et à présent, au même prix, il publie trois éditions quotidiennes.

La feuille du matin, imprimée sur papier jaune, est consacrée au commerce : c'est une espèce de *mercure* qui tire à 8,000 exemplaires ; la feuille de midi contient les actes officiels et les nouvelles diverses : la feuille du soir, imprimée sur papier rouge, renferme les informations, les articles de fond et des extraits des deux autres éditions.

Le journal est fait par six membres de l'Académie des sciences appointés par l'État. Le tirage des trois feuilles ne dépasse pas 14,000 exemplaires.

ALMANACH DES JUIFS.

L'AN 5650 ET COMMENCEMENT DE L'AN 5651 DU MONDE.

1889	NOUVELLES LUNES ET FÊTES.	1890	NOUVELLES LUNES ET FÊTES.
Septemb. 26	Le 1 <i>Tisri</i> , Nouvel an 5650.	Mai 8	Le 18 <i>Iyar</i> , Fête des écoliers.
27	2 2e jour.	20	1 <i>Sivan</i> .
29	4 Jeûne de Gédaliah.	25	6 Pentecôte.
Octobre 3	10 Fête de la Réconciliation.	26	7 2e fête de Pentecôte.
10	15 Fête des tabernacles.	29	1 <i>Tamouz</i> .
11	16 2e Fête des tabernacles.	Juin 19	18 Jeûne. Prise du Temple.
16	21 Grand Hosanna.	Juillet 6	18 1 <i>Ab</i> .
17	22 Octave des tabernacles.	18	10 Jeûne. Destr. du Temple.
18	23 Fête de la loi.	27	10 1 <i>Eloul</i> .
26	1 <i>Hesvan</i> .	Septemb. 17	1 <i>Tisri</i> , Nouvel an 5651.
Novembre 21	1 <i>Kislev</i> .	Septemb. 15	2 2e jour.
Décembre 18	25 Fête des Machabées.	16	3 Jeûne de Gédaliah.
21	1 <i>Tebeth</i> .	21	10 Fête de la Réconciliation.
1890		29	15 Fête des tabernacles.
Janvier 2	10 Jeûne. Siège de Jérusalem.	16	2e fête des tabernacles.
22	1 <i>Chebat</i> .	21	21 Grand Hosanna.
Février 21	1 <i>Adar</i> .	22	22 Octave des tabernacles.
Mars 3	13 Jeûne d'Esther.	23	23 Fête de la loi.
6	11 Pourim.	15	1 <i>Hesvan</i> .
7	15 Suzan-Pourim.	Novembre 13	1 <i>Kislev</i> .
22	1 <i>Nissan</i> .	Décembre 7	25 Fête des Machabées.
Avril 3	15 Pâque.	12	1 <i>Tebeth</i> .
6	16 2e fête de Pâque.	21	10 Jeûne. Siège de Jérusalem.
11	21 7e fête de Pâque.	1891	
12	22 8e fête de Pâque.	Janvier 10	1 <i>Chebat</i> .
21	1 <i>Iyar</i> .		

Les fêtes marquées d'un * doivent être rigoureusement observées. Les jeûnes qui tombent au sabbat sont remis au lendemain.

Le nombre des Juifs disséminés dans les cinq parties du monde est évalué approximativement à quatre millions et demi d'individus dont plus de la moitié habitent l'Europe ; c'est en Pologne, en Autriche, en Turquie et au Maroc qu'ils sont le plus nombreux.

A QUELQUE CHOSE LA GRIPPE EST BONNE



Adèle.—Je me demande souvent, M. Charles, comment il se fait que depuis quelque temps, votre nez ait l'air si... sanguin.

Charles, (qui a eu des faiblesses pour le cognac).—Quelle maladie terrible que la grippe ! Mon nez ne peut pas en revenir. Vous savez, les efforts !

JUSTICE EXPÉDITIVE DANS LE KENTUCKEY

Le juge.—Shérif, appelez la cour. Où est le juré?

Le shérif.—Dans la cour de la prison votre honneur. Il s'y trouvait trois Smith et une couple de Jones, et il ne leur restait qu'à décider à coups de poing quel est le meilleur Smith et le meilleur Jones.

Le juge.—Où est le prisonnier qui a volé ce cheval hier matin?

Le shérif.—Pendant que je soupais hier soir, les quatre frères Bernard l'ont sorti de prison et l'ont pendu.

Le juge.—Rayez le cas, greffier. Les intéressés dans la cause du chemin "Salt Lick," sont-ils prêts à procéder?

Le chérif.—La chose s'est arrangée de bonne heure ce matin, et ils sont à faire les funérailles du défendeur.

Le juge.—C'est bien! Si le Substitut du Procureur Général est prêt, nous allons procéder dans la cause de l'État vs. H. J. P. Darrard.

Le shérif.—Qu'il plaise à votre honneur, le représentant du Peuple n'est pas prêt. L'avocat de Darrard l'a poignardé juste au moment du déjeuner.

Le juge, (enchanté.)—Très bien! Présentez-moi les gants blancs. J'ajourne au prochain terme.

QUESTION GRAMATICALE

Dans le monde, au buffet.

—Dites donc, mon cher, est-ce qu'on dit un sandwich, ou une sandwich?

—Ma foi! je n'en sais rien. Ça m'est d'ailleurs égal, parce que je dis toujours: Donnez-moi trois sandwiches!"

CHAQUE CHOSE A SON HEURE

Deux heures du matin, ruelle des Fortifications. Un voleur accoste un passant.

Le passant.—Il est bien tard pour demander l'aumône.

Le voleur.—Il est bien tard pour la refuser.

QUITTE

Le train de Montréal pour Ottawa part dans cinq minutes. Un monsieur entre dans le char de première, avec un cigare à la bouche. Comme il va prendre son siège, il aperçoit une vieille dame dans le fond du char. Rien de plus pressé que d'ouvrir la fenêtre pour jeter son cigare; mais il n'en a pas le temps.

—Ne savez-vous pas que c'est défendu de fumer dans un char de première, surtout quand il y a des dames? s'écrie-t-elle d'un ton foudroyant.

—Ma chère dame, j'allais justement satisfaire à votre désir en jetant mon cigare. Cependant je ne vous dérangerai pas plus longtemps.

Ayant salué froidement la dame, il passe dans le char de seconde classe. Le hasard lui met sous la main un de ces canadiens sans peur et sans reproches habitués à vivre d'ail et d'oignon.

Mon ami, dit-il à son voisin, qu'il a découvert au premier soufle, avez-vous déjà voyagé dans un char de première classe?

—Non monsieur, jamais.

—Eh! bien, voici un billet dont je n'ai pas besoin, prenez-le et allez vous mettre dans l'autre char. Il y a justement un siège vide près d'une vieille dame, c'est le vôtre.

Et le Canadien ne se le fait pas dire deux fois.

Jugez si au bout de dix minutes le monsieur s'est trouvé quitte envers la dame.

UN TRAIT DE LUMIERE

X... n'a pas inventé la poudre, mais il se croit doué d'un esprit prodigieux.

Hier soir, dans une petite réunion, il causait avec un de nos célèbres médecins.

Ce dernier lui donnait une explication de la grippe qu'il ne saisissait pas très facilement.

Enfin, il y arrive.

—Oh! que je suis bête, s'écrie-t-il.

—Tiens! docteur, dit une dame qui était présente, vous venez donc de faire à Monsieur l'opération de la cataracte?

LA MODESTIE MARSEILLAISE

Sur la Cannobière:

Premier promeneur.—Oui, mon cher, quand les Marseillais ont pris Sébastopol...

Deuxième promeneur.—Comment! quand les Marseillais ont pris Sébastopol!

Premier promeneur.—Oui, quand les Marseillais ont pris Sébastopol, vous ne saviez pas peut-être que, quand on a pris Sébastopol, c'étaient tous des Marseillais?

Deuxième promeneur.—Tous Marseillais, elle est forte, celle-là! Eh bien! et les autres, où étaient-ils donc?

Premier promeneur.—Les autres, quels autres?

Deuxième promeneur.—Eh donc! les autres de l'armée, les Bretons, les Limousins, les Bourguignons, les Auvergnats.

Premier promeneur.—Peuh! ils étaient tous dans les trous. Il n'y a eu, ze te le répète, que des Marseillais pour monter à l'assaut.

Deuxième promeneur.—Il y avait bien par-ci par-là quelques Parisiens, je pense?

Premier promeneur.—Quelques-uns, mais ils étaient dans la musique.

Il ne faut pas reveiller le chien qui dort



I

Gugusse.—Tiens, attrappe, en passant.



II

—Fouille-toi, mon vieux! Ousqu'il y a de la chaîne, y a du plaisir.



III

—Ah! bigre! ousqu'il y a de la gêne, y a pas de plaisir.



IV

Carlo.—J'avais des préjugés bêtes contre les petits garçons. Ils sont excellents.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

CINQUIÈME PARTIE

III

(Suite.)

—M. de Kerjean, lui dit-il, au nom de Louis XIV, le roi mon maître, je reconnais que vous appartenez à la noblesse, que vous descendez en droite ligne des anciens Kerjean, et comme tel, je vous autorise à porter le nom et les armes de cette maison.

À mesure que l'amiral parlait, les joues pâles du moribond se coloraient ; son regard reprenait de l'éclat.

—Enfin, dit-il avec joie, je mourrai donc Kerjean !... Jeanne, embrasse-moi... je te regrette assez... Le chevalier te rendra heureuse... lui ou un autre... Tu plairas à tout le monde... Fais mettre une pierre sur ma tombe, et sur cette pierre, mon nom... de de Kerjean !...

Barbe-Grise, qui s'était soulevé, retomba lourdement sur son matelas : il était mort !...

—Mon père, s'écria Fleur-des-Bois, qui se précipita sur le corps de Barbe-Grise, et se mit à sangloter ! Me voilà donc seule au monde !...

—Tu oublies qu'il te reste un frère, Fleur-des-Bois, lui dit doucement de Morvan.

IV

Une fois que Fleur-des-Bois fut installée dans la chambre de Montbars, et Alain prévenu de se tenir aux ordres de la jeune fille, de Morvan et son oncle sortirent ensemble en s'éloignant de la Contaduria.

—Mon cher Louis dit le vieux flibustier, mes pressentiments me trompent rarement : or, depuis quelques jours, mon esprit est inquiet, agité... Je parierais que je me trouve à la veille d'un grave événement... Je suis charmé de t'avoir rencontré, car j'ai besoin de pouvoir parler à cœur ouvert. As-tu, Louis, remarqué la froideur extrême, et que rien ne motive, qui existe entre le baron de Pointis et le beau Laurent ?

—Oui, en effet, cette froideur m'a frappé.

—Eh bien ! moi, elle m'inquiète.

—Pourquoi donc, Montbars ?

—Parce que Laurent n'est pas homme à supporter tranquillement de qui que ce soit au monde, sans arriver tout de suite à un éclat, des airs de supériorité ou de commandement... Or, la façon dont de Pointis en agit envers lui est presque provoquante... Laurent émet-il un avis dans le conseil, l'amiral s'adresse aussitôt à une tierce personne, comme s'il dédaignait de lui répondre directement, et combat son avis. Il est vrai que le beau Laurent mordille sa moustache, se campe sur la hanche, joue avec la garde de son épée, mais il ne sort pas de cette inoffensive pantomime... Crois-moi, Louis, entre ton matelot et l'amiral, il y a l'intimité d'une complicité cachée. Ils marchent d'accord à un même but... ils ont un grave intérêt commun.

—Ta haine pour Laurent t'égare, Montbars.

—Moi de la haine pour Laurent ! Mon Dieu, combien tu te trompes, Louis ! Je connais trop les hommes pour les aimer et les haïr !

—Mais en supposant que tes prévisions

soient justes, qu'elle est d'après toi la complicité qui lie ces deux hommes ?

—Parbleu, je l'ignore !... Si je savais leurs secrets desseins, je ne les craindrais pas ! Puisque je suis sur le chapitre des confidences, chevalier, je dois t'avouer une chose : c'est que malgré mon mépris pour l'espèce humaine, et le peu de cas que je fais des jugements du monde, je me suis laissé aller, à mon dernier voyage en France, à un sot et impardonnable mouvement d'amour-propre que je suis peut-être destiné à payer bien cher !... Parvenu jusqu'au pied du trône, en présence de Louis XIV le Grand, je me suis trouvé plus grand que lui, et cédant à une fatale ivresse d'orgueil je n'ai pas craint de lui montrer ma supériorité, de faire parade de ma force, de soulever le voile qui recouvrait mes projets d'avenir !... Louis XIV recherche les instruments actifs et puissants qui peuvent servir à la gloire de son règne, mais il hait les hommes supérieurs. Jamais son ombrageuse susceptibilité ne me pardonna l'avantage que j'ai remporté sur lui. Jamais il n'oublia qu'un obscur aventurier est venu au secours de son trésor épuisé, que je lui ai fait l'aumône de dix millions ! Louis XIV tient plus de Louis XI que d'Alexandre ou de Charlemagne. Il ne déteste pas les voies souterraines ; il sait se servir de l'hypocrisie et tirer parti de la trahison. Je suis intimement convaincu que le baron de Pointis a reçu de Pontchartrain des instructions secrètes et qu'un complot est tramé contre moi ! Après tout, m'attaquer ce n'est pas me vaincre !... La flibuste possède assez de vitalité pour supporter, sans être mortellement atteinte, un choc énorme ! Si l'on m'attaque par la ruse, je lèverai le drapeau de l'indépendance et je combattrai en plein soleil !... Laurent seul me préoccupe !... C'est un homme fertile en expédients, un esprit rusé et audacieux à l'extrême !... La jalousie que lui cause ma position hors ligne est capable de lui faire tenter un coup hardi et décisif contre moi ! Oh ! si j'étais certain de sa neutralité, je serais sans inquiétude.

Pendant que Montbars, assuré de la discrétion de de Morvan, laissait ainsi déborder son cœur trop plein, la nuit était venue, d'épaisses ténèbres enveloppaient la ville de Carthagène !

À chaque instant le flibustier et son neveu rencontraient des patrouilles envoyées par de Pointis et Ducasse pour surveiller les habitants et prévenir toute tentative de résistance : les deux aventuriers échangeaient le mot d'ordre et continuaient sans encombre leur chemin.

—N'est-il pas temps que nous retournions à la Contaduria ? demanda enfin le jeune homme à son oncle ; peut-être bien que Fleur-des-Bois a-t-elle besoin de ma présence ?

—Soit, retournons, répondit Montbars. La ville est fort tranquille, les habitants paraissent résignés à leur défaite, et cette promenade au grand air a ramené un peu de calme dans mon esprit.

Montbars, qui jadis était entré dans Carthagène, connaissait parfaitement les localités.

Il prit, afin d'abrégier la route, par des rues détournées et atteignit en quelques minutes la Contaduria.

Presque au même moment, deux hommes arrivaient, par un chemin opposé, devant le quartier général.

Montbars saisit vivement le chevalier par le bras, et le poussant dans la partie de l'ombre, rendu plus épaisse encore par le voisinage des maisons, il se pencha à son oreille et murmura :

—Silence, Louis, et observe !...

Les deux nouveaux venus, parvenus à dix

pas de la Contaduria, échangèrent à voix basse quelques mots et se séparèrent. L'un s'avança vers le quartier l'autre s'éloigna.

—Qui vive ! cria la sentinelle placé devant le palais du Trésor.

—Ami répondit une voix que Montbars et de Morvan reconnurent pour être celle de l'amiral.

Quant à l'homme qui venait de quitter le baron, à la façon dont il accentuait sa marche nerveuse et légère tout à la fois, l'oncle et le neveu ne conservèrent aucun doute sur son identité : c'était le beau Laurent.

—Eh bien ! Louis, demanda Montbars, une fois que le jeune homme et lui se trouvèrent seuls, que penses-tu de cela ? M'accuseras-tu encore d'écouter ma haine contre Laurent ? Crois-tu que la rencontre de ces deux hommes ait été fortuite et ne doive être attribuée qu'au hasard ? Je te le répète, Louis, je suis à la veille d'un grand événement ;... D'ici à peu ma puissance ne connaîtra plus de bornes, ou je ne serai plus !... Au revoir, enfant ! va retrouver Fleur-des-Bois... Qui sait ! peut-être bien le bonheur n'existe-il que dans les sentiments, tendres et vrais !... Peut-être en te mêlant à mes projets d'ambition, nuirais je au bonheur de ta vie entière !... Que ma destinée s'accomplisse !... Le hasard peut se déclarer contre moi, et je ne veux pas t'entraîner dans ma chute, car je tomberai de si haut, mon cher Louis, que le coup sera mortel !...

—Montbars, dit vivement de Morvan, il ne m'est pas possible d'oublier que tu es le frère de mon père !... J'ai refusé, il est vrai, de m'associer à tes projets, de prendre ma part de tes richesses, mais tu ne pourras m'empêcher de partager tes dangers ! L'heure du péril sonnée, ordonne, j'obéirai !...

—Merci, Louis, répondit Montbars avec une légère émotion, je n'attendais pas moins de toi !... Je réfléchirai... Demain nous reprendrons cette conversation. Fleur-des-Bois t'attend ; au revoir !

Le chef de la flibuste serra la main de son neveu dans la sienne et s'éloigna à grands pas.

À peine la porte, massive comme celle d'une citadelle, qui défendait l'entrée de la Contaduria, s'était-elle refermée, sur de Morvan, que Montbars revint prendre la place ou le poste d'observation d'où il avait aperçu Laurent se séparer d'avec l'amiral de Pointis.

Deux heures s'écoulèrent sans qu'aucun autre bruit que celui produit par la marche des patrouilles ne troublât le silence de la nuit.

Montbars était immobile ainsi qu'un bloc de pierre.

Bientôt un pas, frôlant les murs des maisons, se fit entendre.

De nouveau la sentinelle cria " qui vive ! " Cette fois ce fut la voix de Laurent qui répondit !

—J'ai bien fait de revenir, murmura Montbars, car à présent que ma conviction est entière, et qu'aucun doute n'obscurcit plus mon esprit, il me sera permis de marcher d'un pas assuré droit à mon but !

À peine Laurent eut-il franchi le seuil de la porte du palais habité, par le baron de Pointis, qu'un aide-de-camp, qui paraissait attendre l'arrivée du flibustier, s'empressa de le conduire auprès de l'amiral.

Le baron, en voyant apparaître le beau Laurent, se leva vivement de devant une table couverte de papiers, où il était occupé à écrire, et s'avança à sa rencontre.

—Je ne m'attendais pas à moins d'activité de votre part, monsieur, lui dit-il. Un homme habitué comme vous à prendre les vaisseaux à l'abordage doit savoir aussi enlever une négociation d'assaut.

—Je vous remercie de ce compliment, amiral, répondit froidement Laurent ; toutefois, je vous serai obligé de laisser de côté ces banalités. Je me sens trop au-dessus des éloges que vous pourriez m'adresser pour perdre un temps précieux. Nous nous servons, parce que nous avons besoin l'un de l'autre, parce que notre concours mutuel nous est indispensable !... La position des choses établie, allons au fait !... Je reviens, ainsi que nous en étions convenus, de sonder les dispositions de cinq à six capitaines des plus influents de l'association : je ne dois pas me dissimuler qu'elles sont des plus favorables à Montbars !... Si cet homme n'avait pour lui qui les immenses services qu'il a rendus à la flibuste, nous en viendrions à bout sans peine, car l'ingratitude est un sentiment que l'on n'invoque jamais en vain ! Malheureusement ! les Frères-la-Côte croient que Montbars seul peut leur donner la richesse, soutenir le fardeau de notre puissance ! Ils l'aiment par intérêt ! Il faut donc attendre encore et remettre l'exécution de notre projet à une heure plus favorable !

—Je m'étonne, monsieur Laurent, répondit l'amiral visiblement contrarié, qu'un esprit judicieux et hardi comme le vôtre se laisse abattre par la première difficulté qu'il rencontre, et renonce à la victoire avant même d'avoir combattu ! Tout en regrettant vivement votre concours, je n'en continuerai pas moins à poursuivre la réalisation de mes desseins ; des ordres précis m'empêchent de montrer de la tiédeur et d'éprouver un moment de faiblesse. Le désir bien arrêté de Sa Majesté est je vous le répète, de détruire la flibuste dans les Indes-Occidentales. La puissance de ces aventuriers qui grandit chaque jour et menace de prendre des proportions colossales, présence, avec raison, un véritable sujet d'inquiétude pour Sa Majesté ; elle craint que cette marine irrégulière, en finissant par se discipliner, ne devienne un instrument dangereux entre les mains de quelque nation ennemie. Les gens de la religion réformée ont déjà songé à répandre leurs hérésies sur cette terre de la liberté et à s'y créer un inviolable refuge.

Je ne reculerai donc devant aucun sacrifice d'hommes ou d'argent pour obéir aux ordres précis du roi. Quant à vous, monsieur Laurent, quoique j'ignore votre passé, que je ne sache pas même votre nom, le grand cordon de l'ordre dont vous êtes revêtu, me prouve clairement que vous cachez sous un humble et banal pseudonyme l'éclat d'une illustre naissance. N'est-il donc pas, pardonnez-moi l'expression, peut-être un peu vive que je vais employer, mais qui rend bien ce que j'éprouve, n'est-il donc pas honteux pour vous de vous voir sous la dépendance d'obscurs aventuriers, d'hommes de rien !... Réfléchissez un peu au changement de position que vous causerait le succès de nos plans : Possesseur de richesses immenses, disposant des forces que le roi ne veut pas laisser plus longtemps maîtresse des Indes-Occidentales, le plus vaste avenir vous est ouvert, l'Océan pacifique devient votre proie. Vos rêves peuvent s'élever jusqu'à la fondation d'un empire, d'un royaume. Une pareille perspective vaut bien quelques efforts. Je vous le répète, réfléchissez encore.

Le jour allait paraître, que l'amiral de Pointis et le beau Laurent causaient encore.

A l'air joyeux, à la parole animée du baron, il était permis de présumer qu'il avait fini par obtenir la confiance du flibustier, et que les plans de ce dernier lui paraissaient infaillibles.

—Amiral, dit Laurent voici le soleil qui se lève, il faut que je vous quitte. Ainsi tout est bien entendu, bien convenu entre nous.

Ne vous écartez en rien de la ligne de conduite que je vous ai tracée ; la moindre imprudence, le plus court moment d'oubli suffirait pour faire échouer notre projet. N'oubliez pas que les Frères-la-Côte sont de méfiants compagnons ; il est indispensable d'user avec eux de ménagements extrêmes... Quant à moi, assuré maintenant de la loyauté de votre concours,—puisque vous êtes dans ma dépendance,—je vous seconderais de toute mon intelligence, de toute ma popularité.

—Monsieur Laurent, répondit l'amiral qui se leva de son fauteuil pour reconduire le flibustier jusqu'à la porte, soyez persuadé que je ferai connaître à sa majesté Louis XIV la part active prise par vous dans la destruction de la flibuste... Je ne doute pas un instant que le roi ne vous tienne compte de votre belle conduite, et ne vous récompense de vos mérites.

Le beau Laurent haussa les épaules épaules d'un air de mépris.

—Ah ça ! baron, reprit-il, allez-vous me traiter maintenant comme si j'étais un agent subalterne, un traître de second ordre, quelque chose de niais et d'odieux tout à la fois ? Tudieu ! vous vous tromperiez étrangement. Moi, servir Louis XIV, allons donc ! Pour qui diable, je vous le répète, me prenez-vous ? Mes intérêts se trouvent momentanément mêlés à ceux de votre maître, rien d'étonnant que nous fassions, lui et moi, une alliance temporaire. M'accorder à moi une récompense ! Quelle charmante plaisanterie !... Sachez, monsieur le baron, ajouta Laurent avec une hauteur pleine de dignité, que Louis XIV ne pourrait, malgré toute sa puissance, me faire une proposition aussi élevée que celle à laquelle me donne droit ma naissance, et que j'ai volontairement abandonnée.

Laurent salua alors l'amiral d'une légère inclination de tête et sortit.

V

Dans le cours de la journée, une explication eut lieu entre le baron de Pointis et Montbars.

—Amiral, dit ce dernier, lorsque les aides-camp du baron se furent retirés, à présent que nous voilà seuls, je vais m'expliquer en toute liberté, en toute franchise. Je ne vous dirai pas, comme l'a fait Ducasse, de vous souvenir, si mes paroles vous blessent, que vous et moi nous sommes égaux, et que tous deux nous portons une épée... Nous ne sommes pas égaux ! Ce sont des ordres que je vais vous donner !... .

—Continuez, monsieur Montbars, dit froidement l'amiral ; je vous écoute avec toute l'attention que vous méritez !

—Avant de poursuivre, amiral, reprit le flibustier en tirant de son pourpoint un large pli de parchemin aux armes de France, veuillez prendre connaissance de ceci... .

—Inutile, monsieur ; je connais le contenu de ce titre... .

—Et quel est-il, baron, ce contenu ?

—Une décision de Sa Majesté Louis XIV, qui vous accorde une autorité absolue, sans bornes, durant tout le cours de l'expédition de Carthagène !

Cette réponse parut étonner Montbars, qui, après avoir réfléchi un moment, reprit :

—Eh bien ! amiral, c'est au nom de ce pouvoir émanant directement du roi que je vous ordonne, entendez-vous, de faire observer à l'armée la plus stricte discipline, de respecter la capitulation signée, de poursuivre avec une inexorable rigueur, ceux qui tenteraient de la violer. Le roi, en autorisant, mieux que cela même, en soutenant l'expédition de Carthagène, n'a pas voulu simplement s'emparer d'une ville et réaliser un beau butin ; la pen-

sée de Sa Majesté a été plus grande. Ce qu'elle désire, c'est attaquer au cœur la prospérité de l'Espagne, ouvrir à la France de vastes débouchés commerciaux, commencer la conquête des Indes. Détruire Carthagène et s'aliéner l'esprit de ses habitants, c'est donc aller contre la volonté du roi, nuire à ses futurs desseins ! Je, pense, à présent que vous voilà prévenu, que vous changerez totalement de conduite, et rachèterez par une sévérité et une surveillance de tous les instants, le moment de condamnable faiblesse dont vous vous êtes, tout à l'heure, rendu coupable.

—Ma réponse, monsieur Montbars, dit l'amiral toujours impassible, égalera, je l'espère, en franchise et en clarté, votre demande... Je refuse de la façon la plus catégorique et la plus péremptoire de reconnaître votre autorité !... .

—Prenez garde, baron ! ce n'est pas au flibustier Montbars que vous parlez, c'est à l'homme investi de pleins pouvoirs de Sa Majesté Louis XIV, et qui, par conséquent, représente pour vous le roi lui-même !

—Erreur, mon cher monsieur. Vous êtes toujours le flibustier. Veuillez prendre connaissance, à votre tour, de ce pli, car nous avons chacun le nôtre ; seulement le mien est postérieur au vôtre de plus d'une année, et par suite seul valable. Vous verrez que le roi, revenant sur sa décision première vous retire, pour les reporter sur moi, les pouvoirs qu'il vous avait données... Vous me voyez réellement au désespoir d'être obligé de porter une aussi cruelle atteinte à votre amour-propre : la faute en est à vous seul... Soyez persuadé que sans vos exigences, je me serais fait un plaisir de vous laisser dans l'agréable et flatteuse illusion de ce pouvoir sans bornes que vous vous figuriez posséder.

A ces paroles, prononcées par le baron avec un air de douceur et de regret qui les rendait plus cruellement ironiques encore, le visage du flibustier se couvrit d'une pâleur mortelle.

—Voyons ce pli, amiral, je vous prie, dit-il.

—Vous ne me faites sans doute pas l'injure de me prendre pour un faussaire ? répondit l'amiral en souriant. Du reste, libre à vous de comparer l'écriture de mon brevet avec celle du vôtre... Peut-être bien remarquerez-vous une légère différence dans les deux signatures de Sa Majesté. Celle que porte mon pli est ferme, assurée, tout d'une pièce ; il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les caractères du mot *Louis* placé au bas de votre brevet présentassent de l'indécision dans leurs formes, on prétend que la disposition d'esprit de celui qui écrit influe beaucoup sur sa main.

Montbars laissa passer ce sarcasme sans songer à le relever. A côté du coup qui venait de le frapper, comment aurait-il pu remarquer une piquette ?

—Ah ! les rois, les rois ! s'écria-t-il enfin avec un cri parti de l'âme, ils sont bien tous les mêmes... d'un accès facile aux courtisans qui flattent leur incommensurable vanité, d'une ingratitude cruelle envers les esprits supérieurs qui veulent la gloire du royaume. Pourquoi m'étonner de cette trahison insigne ? Je l'ai méritée. Les rois ne pardonnent jamais un bienfait reçu ; leur orgueil s'y oppose. En secourant Louis XIV dans sa détresse, j'ai agi comme un insensé ou comme un enfant ; il est juste que je porte la peine de mon inexpérience ou de ma folie.

—Monsieur Montbars, dit M. de Pointis en interrompant le flibustier, je comprends votre chagrin, mais je ne puis permettre que vous vous exprimiez en ma présence d'une si criminelle façon... Je vous avertis que si

jamais une expression injurieuse s'adressant au roi sortait de votre bouche, je me verrais contraint, à mon grand regret, d'user de mon autorité et de vous faire arrêter.

L'amiral avait voulu pousser trop loin son triomphe ; mal lui en prit.

A cette menace faite par le baron de Pointis d'un ton hautain et sévère, Montbars frémit de tout son corps. Ainsi que le lion surpris de l'audace des chasseurs qui osent l'attaquer, hésite avant d'engager le combat, car l'étonnement l'emporte en lui sur la colère, de même le flibustier resta un moment immobile, comme atterré.

Le baron se méprit sur le motif de la stupéfaction du flibustier, et, croyant le moment venu de compléter sa victoire :

—Montbars, reprit-il, vous allez retourner immédiatement à bord du vaisseau le *Sceptre*, où vous resterez sous la garde du capitaine d'armes jusqu'à ce que je juge à propos de vous permettre de descendre de nouveau à terre. De votre docilité et de votre bonne conduite dépendra le plus ou moins de durée de votre punition.

—Mort et furie ! être tombée, par ma trop grande loyauté, à ce degré d'abjection ! s'écria Montbars. Ah ! ceci est trop fort ! Laquais qui a osé m'outrager dans ma liberté et dans ma puissance, — continua le flibustier en s'avancant d'un pas lent, pour ainsi dire solennel, devant l'amiral, — à genoux ! et demande-moi pardon... Représentant d'un roi parjure, prosterne-toi devant le flibustier !

M. de Pointis était doué, on ne saurait trop le répéter, d'une bravoure à toute épreuve, toutefois, l'expression de férocité que reflétait le visage de Montbars était si effrayante, si au-dessus de la colère humaine, qu'il se sentit ému.

—Montbars, dit-il, en essayant de faire bonne contenance, n'aggravez point votre position par une faute irréparable.

—J'ai dit : à genoux ! reprit Montbars. Quand je commande on doit m'obéir ; allons, à genoux !

Saisissant l'amiral par le bras, le flibustier le repoussa avec une telle violence, qu'il fût rouler à cinq pas plus loin à l'extrémité du salon.

Montbars s'élança aussitôt vers la porte, tourna deux fois la clef dans la serrure, mit la clef dans sa poche, et revenant vers sa victime :

—De Pointis lui dit-il, rien si ce n'est ta lâcheté, ne peut plus à présent te sauver de ma colère.

—Il me reste mon épée ! dit le baron en se relevant.

—L'épée d'un courtisan n'est qu'un jouet de parade ! s'écria Montbars avec l'expression d'un écrasant dédain. Avec le plat de la tienne, si tu oses la tirer du fourreau, je te frapperai au visage.

Le flibustier parlait encore, que de Pointis écroulant de fureur, s'élançait sur lui l'épée à la main.

A l'approche de son ennemi, Montbars s'appuya contre la porte, puis, dégainant par un mouvement prompt comme la pensée la langue et lourde rapière qui lui pendait aux côtés, il opposa son fer resté dans la gaine au fer nu du baron.

Ce combat si inégal fut de courte durée : la rapière de Montbars enveloppant l'épée de l'amiral dans un cercle d'une prodigieuse rapidité, la lui fit tomber des mains.

D'un bond de tigre, le flibustier se précipita dessus, la saisit, puis, la rompant sur ses genoux, il en jeta les tronçons au visage de l'amiral.

—Eh bien ! valet, lui demanda-t-il avec un calme plus effrayant peut-être encore que ne l'avait été l'explosion de sa colère, commences-

tu à reconnaître que ce que je dis je le fais ?

—Je reconnais que tu es un assassin !

Le flibustier fit entendre un éclat de rire nerveux.

—Vraiment, j'admire ton impudence, dit-il, c'est trop garder rancune à mon fourreau... concluons... De deux choses l'une : tu vas accepter ou refuser mes conditions ; dans le premier cas, je te rendrai la liberté ; dans le second, je te tuerai. Voici mes conditions : d'abord, et avant tout, tu déchireras devant moi, de tes propres mains, le pli que tu as su obtenir, par ta bassesse, de ton maître Louis XIV ; ensuite, devant ton état-major réuni, tu déclareras, qu'après avoir pris connaissance d'une lettre du roi que je t'ai communiquée, tu me reconnais comme ton supérieur en autorité, et que chacun me doit obéissance.

Quant aux projets de vengeance future que tu rumines déjà contre moi, je te laisse la liberté pleine et entière. J'aurai toujours bien un fourreau d'épée à opposer à ta violence ; mon épée déjouera aisément tes trahisons. Réponds ! que préfères-tu, le déshonneur à la mort ou la mort au déshonneur ?

La position de l'amiral était des plus embarrassantes ; il ne lui était pas possible de douter de la parole du flibustier. Il comprenait trop tard à quel implacable ennemi il avait affaire.

Un dernier espoir lui restait, celui d'effrayer Montbars en lui montrant les conséquences terribles que devait fatalement entraîner pour lui l'accomplissement de sa menace.

—Montbars, lui dit-il, si le salut de l'armée ne dépendait pas de mon salut, Dieu m'est témoin que je refuserais d'entrer en pourparlers avec toi et que je te laisserais devenir un assassin. Ma position ne me permet malheureusement pas d'accomplir ce sacrifice qui servirait ma vengeance... Avant de te répondre d'une façon catégorique, laisse-moi te présenter quelques observations.

—Parle, mais sois bref.

—Quel avantage retirerais-tu de ma mort, je te le demande ? Aucun. Tout au contraire, tu succomberais accablé sous le poids de ton crime ; l'armée entière se soulèverait contre toi, et alors...

—Alors il y aurait tout bonnement bataille, interrompit Montbars. Avec mes quinze cents flibustiers, je battrais facilement les troupes royales... cela est incontestable ; ton escadre deviendrait le prix de ma victoire.

—J'admets cette supposition, et de nouveau je te dis : Et alors ?

Alors, une fois le laquais puni, je m'attaquerais au maître ; je ferais payer cher au roi sa trahison. Cela t'étonne, je le conçois. Façonné à la servitude, tu ne peux comprendre une idée de liberté ! Que veux-tu que Louis XIV tente contre moi ?... L'Europe liguée contre lui l'occupe assez sans qu'il songe à lancer des flottes de l'autre côté des mers. Suppose même qu'il envoie une escadre pour détruire le royaume de la flibuste, qui te dit que nous, les premiers marins de l'époque, nous n'aurons pas l'avantage sur cette escadre ?... J'admets que nous soyons battu dans une rencontre, où donc le roi trouvera-t-il des troupes de débarquement assez nombreuses pour nous attaquer et nous réduire dans nos forteresses et dans nos campements ? Ta mort, baron, tu le vois, n'entraîne pour moi aucune conséquence... Mais voilà déjà trop de paroles inutiles ; c'est un oui ou un non qu'il me faut. J'attends !

Montbars, en parlant ainsi, porta la main à l'un des deux longs pistolets richement damasquinés que soutenait sa ceinture.

L'amiral comprit qu'une seconde d'hésitation et c'en était fait de lui : il étouffa un soupir, et tendit au flibustier le pli qu'il tenait du roi.

—Prends, lui dit-il ; je dois sauver l'armée.

—Allons donc ! s'écria Montbars. Te figures-tu que j'ai deux paroles ? Je ne me retracte et je n'oublie jamais. J'ai dit que toi-même tu déchirerais de tes propres mains ce brevet honteux ; je n'aime pas à me répéter. Obéis !

L'amiral frémissant de rage dut subir, sans murmurer, cette dernière humiliation !

—A présent, il te reste à me faire reconnaître comme ton supérieur par tes officiers, dit Montbars, qui ouvrant aussitôt la porte appela l'état-major de l'amiral, pendant que le baron remettait un peu d'ordre dans sa toilette et faisait disparaître les morceaux de la lame de son épée.

—Messieurs, dit l'amiral en s'adressant à ses officiers, M. de Montbars vient de me communiquer un ordre écrit par Sa Majesté qui lui confère un pouvoir illimité, sans bornes, supérieur au mien ! Vous aurez donc à vous soumettre aux ordres que M. de Montbars jugera à propos de vous donner.

Cette déclaration n'étonna pas encore autant les officiers que la pâleur de l'amiral ; ils s'expliquèrent bientôt son émotion par le désappointement et le déplaisir que devait lui causer sa disgrâce.

—Croyez-vous toujours qu'il soit nécessaire que je me rende à bord du vaisseau le *Sceptre*, amiral ? demanda le flibustier en prenant congé du baron, qui se mordit la lèvre jusqu'au sang et ne répondit pas à cette question ironique.

—Ah ! murmura-t-il en voyant Montbars s'éloigner, tu me paieras cher tes insultes... L'enivrement de son éphémère triomphe sera de bien courte durée... Insensé ! tu n'as pas compris que si je me suis humilié ainsi devant toi, ce n'est pas à la peur de la mort que j'ai cédé... Si je n'avais pas voulu vivre pour jouir de la vengeance que je tiens déjà dans mes mains, qui ne peut m'échapper, je t'aurais laissé commettre un crime... N'importe ! ce Montbars n'est pas un homme ordinaire, un ennemi à dédaigner... Nous devons, Laurent et moi, redoubler de prudence, et ne négliger aucun moyen pour atteindre le but de notre projet commun.

(A suivre.)

LA DIGESTION

S'il est vrai, comme l'affirme l'universalité des hygiénistes, que la plupart des maladies viennent de l'estomac, tout le monde conviendra qu'il est essentiel de ne pas surmener ce viscère.

En conséquence, on ne lira pas sans intérêt les renseignements suivants sur le temps qu'exigent les principaux mets pour être digérés :

Le riz, le plus digestible des aliments, ne demande qu'une heure ; le gibier rôti, les marmelades de pommes et de poires, le saumon bouilli, les épinards, les asperges et le céleri cuit, les purées de légumes secs exigent une heure et demie.

La cervelle, le tapioca et le ragou, une heure trois quarts.

Le lait cuit, le foie, la morue, deux heures ; le lait frais, la volaille bouillie, deux heures et quart ; l'agneau bouilli, les puddings, les hûtres, deux heures et demie, les œufs à la coque, le mouton grillé, le jambon cru, le bifteck, les pâtisseries, trois heures.

Le rosbif, le porc rôti, les carottes, la salade verte, trois heures et quart ; les œufs durs, le vieux fromage, le bouilli, les navets, les pommes de terre et les oignons cuits, trois heures et demie.

La volaille grasse, le veau et le mouton rôti, le bouillon, quatre heures ; les fruits à noyau, le raisin sec, les amandes, cinq heures ; les salaisons et l'anguille grasse, six heures.

Enfin, il faut se méfier de l'omelette au lard, du pâté d'anguilles et de la matelote.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de medecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de gradués compétents. Les medecins de la campagne, les institutions publiques, es collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S WHITE ROSE, CRÈME LANOLIN, pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N. B. — J'occuperai dans quelques jours le magnifique magasin du No 122 Rue St. Laurent, encoignure de la rue Lagacchettièrre, et il va sans dire que si j'améliore mon installation ce n'est que pour donner toute la perfection possible à un commerce qui exige tant de petits soins, de détails et d'attention. Je n'emploie dans la préparation de tous mes préparations pharmaceutiques et parfums que des matières chimiquement pures, traitées par les procédés les plus efficaces de la science et sous le contrôle d'analystes experts et sûrs. A tous les raffinements de la parfumerie moderne je veux unir un service de dispensaire absolument complet, efficace et économique, à la portée de toutes les bourses. Comme par le passé, je ferai une spécialité de la vente, aux prix du gros, des drogues et préparations pharmaceutiques aux hôpitaux, convents, collèges et institutions de bienfaisance.

ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE

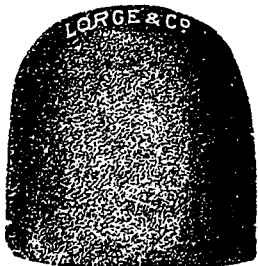


21 rue St Laurent

Importateurs et Manufacturiers

ASSORTIMENT COMPLET DE NOUVEAUTES EN

- Chapeaux,
- Casquettes
- ETC.



DE TOUTES SORTES

Reparations faites pour Chapeaux de Soie, Etc.



PRIX TRÈS MODÉRÉS

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 3 Fév. Après-Midi et Soirée.

LA FAMEUSE COMPAGNIE

LILLY CLAY

40 ARTISTES 40

Beauté, talent, rien n'est épargné pour donner une satisfaction des plus complètes.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante. — Sam Huston of Mercur.



Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Février

16,257 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

Poeles, Fournaises

— ET —

USTENSILES de CUISINE en FER en GENERAL

Ouvrages de Plombier, Ferblantier et Réparage de Poèles promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

En forme de Cercle

EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER

244—RUE SAINT-JACQUES—244

MONTRE

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

- AFFECTIONS BILIEUSES,
- TORPEUR DU FOIE,
- MAUX DE TÊTE,
- INDIGESTIONS,
- ÉTOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de a noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME



Agents demandés partout

Cet offre est bon pour 60 jours, et nous le faisons afin d'avoir de bons agents qui introduisent nos montres, et afin de nous protéger contre les spéculateurs et marchands qui ordonnent de fortes quantités; nous vous envoie chaque personne coupe cette montre et nous l'envoyons avec son ordre s'engageant à essayer de faire des ventes pour nous avec l'immense catalogue que nous envoyons gratis avec chaque montre. Sur réception de son en timbres, comme garantie de bonne foi, nous vous enverrons la montre par express C. O. D. sujet à votre examen. Si tout est satisfaisant et tel que représente, vous pouvez payer le différent, \$5.87 et garder la montre, autrement vous ne payez rien. Le boîtier est garanti en Orsol solide, un métal qui ne peut être reconnu de l'or que par des experts; rienement gravé, solide dans toutes ses parties, verre français, et garanti pour 25 ans. Le mouvement est importé, monté à la main, ajusté et réglé et pleinement garanti. En en prenant un peu, cette montre durera toute votre vie. C'est votre dernière chance d'avoir une montre de \$30 pour \$5.87, et une pour rien si vous nous en vendez 6. Adressez-vous à A. G. ROEBUCK & CO., 67 & 69 Adelaide St. East, Toronto, Can. Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite, nous envoyons gratis une jolie chaîne en or double. Nommez ce journal.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude. MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,
- PAMPHLETS, AFFICHES,
- CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,
- PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,
- PROGRAMMES, ANNONCES D'ENGAN,
- ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES
- ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées. Caractères de Linco.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.